



# BANLIEUE!

ordre et désordre

# BANLIEUE!

ordre et désordre



## EXPOSITION ET PUBLICATION

Commissaire arts visuels: Jasmine Colizza  
Commissaire littérature: Catherine Cormier-Larose  
Exposition présentée du 1<sup>er</sup> au 30 août 2015  
à la salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval  
pour les célébrations du 50<sup>e</sup> anniversaire de Laval

## LES ARTISTES

Stéphanie Beaulieu  
Gwenaël Bélanger  
Andrée-Anne Carrier  
Stéphanie Chalut  
Kim Dorland  
Hillerbrand+Magsamen  
Emmanuelle Jacques  
Labspace Studio  
(John Loerchner et Laura Mendes)  
Emmanuel Lagrange Paquet  
Éric Lamontagne  
Pierre Laroche  
Laurent Lévesque  
Anna Jane McIntyre  
OBV  
Jacinthe Robillard  
Michel Saulnier

## LES AUTEURS

Simon Boulerice  
Sébastien Dulude  
Stéphane Larue  
Bertrand Laverdure  
Anna Jane McIntyre  
Stuart Ross  
Hector Ruiz  
Marie-Hélène Sarrasin

# Sommaire

<i>Éloge de la vie ordinaire</i> – Jasmine Colizza . . . . .	11
<i>Come as you are</i> – Catherine Cormier-Larose . . . . .	15
<i>Champfleury</i> – Sébastien Dulude . . . . .	21
<i>Banlieue</i> – Simon Boulerice . . . . .	23
<i>Ce qu'il me reste de Longueuil</i> – Stéphane Larue . . . . .	27
<i>138, Digby Road</i> – Anna Jane McIntyre . . . . .	31
<i>En banlieue de mon enseignement</i> – Hector Ruiz . . . . .	35
<i>Monkey Bars 1966</i> – Stuart Ross . . . . .	39
<i>inviter l'ennui</i> – Marie-Hélène Sarrasin . . . . .	43
<i>Je suis Thom Yorke</i> – Bertrand Laverdure . . . . .	49
Biographies des artistes . . . . .	54
Biographies des auteurs . . . . .	60
Biographies des commissaires . . . . .	63
Crédits et remerciements . . . . .	65





**Vider le nid**  
 Labspace Studio (John Loerchner  
 et Laura Mendes), 2015

Installation: divers objets  
 domestiques

# Éloge de la vie ordinaire

Ce projet est né après six années passées à la Maison des arts à entendre tout et rien à propos de Laval et à lire sur Facebook les appels désespérés pour trouver un *lift* pour aller voir l'exposition en cours alors que la station Montmorency de la ligne orange du métro est à deux pas... Six ans de banlieue, sans compter l'enfance à jouer dehors, dans la rue ou dans le bois et l'adolescence où, finalement, inexorablement, l'appel de la ville s'est fait entendre... J'ai quitté la banlieue pour mieux y revenir.

On ne crie pas haut et fort son appartenance au 450. Habiter ou venir de la banlieue est embarrassant devant les citadins qui, pourtant, ne sont souvent pas des urbains pure laine... C'est cette gêne que nous souhaitons lever avec ce projet pour le 50<sup>e</sup> anniversaire de la Ville de Laval. Promouvoir l'affirmation de son statut de banlieusard plutôt que de le cacher. Sortir sa banlieue du placard et l'afficher.

Aborder ce sujet sans être simpliste peut s'avérer être un exploit. Nous avons donc fait appel à des artistes et à des auteurs qui ont l'expérience vécue et non pas que perçue de cet univers distinct. La banlieue se dessine alors ici sous plusieurs formes qui s'entrecroisent: organisationnelle, avec son territoire formel et ses tracés géométriques, perpendiculaires aux lignes des habitations; symbolique, avec une iconographie signifiante caractéristique du monde suburbain; et affective, dans les interactions qu'elle suscite et les récits qu'elle éveille. L'exposition se construit à partir de cette prémisse. La banlieue y est représentée comme une organisation dynamique offrant une vision globale, holistique. On s'intéresse à sa finalité qui est celle d'atteindre un ordre rêvé. Le mouvement se crée, perpétuel, dans une quête absolue de stabilité. Utopique, certes, cette visée lui confère néanmoins une noblesse inusitée. Sa vitalité est toutefois perturbatrice et génère un désordre qui met en

**Rue de banlieue** (détail)  
 Michel Saulnier, 1982

Matériaux mixtes sur bois  
 Legs René Payant / Collection  
 du Musée d'art contemporain  
 de Montréal



danger l'équilibre de l'ensemble tout en étant le moteur énergétique et régulateur.

Cet été, la banlieue s'expose dans toute la Maison des arts. Au foyer, l'artiste Emmanuelle Jacques encre au mur un plan de Laval et dresse une cartographie subjective qu'elle interprète à la suite de plusieurs rencontres avec des citoyens. À la salle Alfred-Pellan, la mise en exposition se divise en un plan d'artères qui la traversent de part et d'autre. Dès l'entrée, on trouve des bungalows aux contours attendus de Michel Saulnier, un atlas de rues ordonnées de Charlesbourg, réalisation d'OBV, et une version modifiée du projet *Daylight* de Laurent Lévesque qui propose, comme des échantillons

à examiner, des constructions typiques de la banlieue nord-américaine. L'espace suburbain nous apparaît à priori tel que nous le prévoyions: des traits réguliers à l'infini. Les artistes ne s'arrêtent cependant pas à une description schématique et s'approprient les paysages du quotidien. OBV trace, de mémoire, la carte géographique des détours de son quartier; Saulnier crée son pâté de maisons en fouillant les rebuts urbains qu'il récupère, nous informant ainsi de la proximité de la ville, et Lévesque met en lumière le patrimoine prosaïque de la banlieue.

Paradoxalement, en construisant ces espaces publics, chacun de ces artistes délimite son espace intime et participe à la maintenance de l'ensemble. En agençant des éléments de leur territoire, ils se positionnent en tant qu'acteurs du système.

Assurément, leurs propositions entrent en relation, dépassant leur cadre organisationnel premier. L'installation d'Emmanuel Lagrange Paquet, à proximité, dévoile la part symbolique des œuvres voisines. L'artiste introduit la figure du superhéros, grand défenseur d'une cité périphérique virtuelle. Alors qu'on taxe la banlieue de banale, l'œuvre, *To Believe*, lui confère grandeur et lyrisme.

C'est ainsi que les objets usuels, accumulés depuis des années dans le pavillon lavallois du couple Grebmeier-Forget, se drapent d'une saisissante puissance d'évocation. Avec *Vider le nid*, le duo d'artistes ontarien, Labspace Studio (John Loerchner et Laura Mendes), érige un monument en hommage à la domesticité. Les articles sauvegardés ravivent la mémoire affective qu'ils convoquent. Chacun d'eux est porteur de sens qui se transmet en flux du couple aux artistes, des artistes à l'œuvre et de l'œuvre aux visiteurs. Le trivial peut s'avérer complexe.

En faisant le tour du bloc, nous arrivons au 138, *rue Digby*, Oakville, Ontario, devant la maison d'enfance d'Anna Jane McIntyre. Le diorama reconstitue son habitat d'alors: une maison bigarrée, la cour arrière et sa redoutable forêt. La banlieue de l'enfance devient l'assise d'aventures prodigieuses et d'émotions, exaltées par un réalisme magique ambiant. L'enchantement s'estompe cependant à l'adolescence, où le péril, telle une morne indolence, envahit le corps (Kim Dorland, *Teenager with Skateboard*).

Il n'est donc pas étonnant de découvrir dans les textes des auteurs une forte propension aux souvenirs de jeunesse. À cette période de la vie, la banlieue fournit une

source narrative intarissable. Ce que confirme la vidéo *Whole* du duo d'artistes texans Hillerbrand+Magsamen. Guidé par une trame musicale qui s'apparente aux films de suspense, le regardeur s'introduit dans un bungalow, au cœur du noyau familial. Encore une fois ici, les apparences de la vie ordinaire sont trompeuses. Les artistes et leurs deux enfants, qui participent régulièrement aux performances filmées et photographiées de leurs parents, ont l'habitude de déconstruire leur maison dans un élan post-Fluxus suburbain.

Avec cette vidéo et l'installation de flotteurs à bras d'Andrée-Anne Carrier, la banlieue glisse doucement vers un certain chaos. Les flotteurs, rappel des joies de la piscine et des consignes de sécurité, sont moulés dans le plâtre. Les flotteurs ne flottent pas. Bien au contraire! Ils deviennent objets iconiques de la banlieue et indices de subversion de par l'altération de leur fonction première.

Il y a des ratés dans l'engrenage bien huilé du système en place. L'œuvre de Carrier résonne chez Stéphanie Beaulieu dans son installation *Vert Voisin IV* et chez Éric Lamontagne avec son *Pissenlit*. Le bonheur des ménages est fragile quand il se mesure à la présence ou à l'absence de cette « mauvaise herbe » sur le terrain. Le gazon, symbole domestique de la réussite, carré d'expression de son individualité, peut devenir motif de discord et d'angoisse. Mon gazon est-il plus vert que celui de mon prochain?

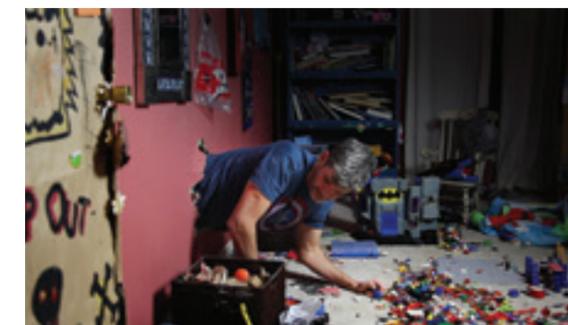
Au-delà des abris d'autos que Pierre Laroche aligne avec ordre et méthode, le mécanisme de la banlieue se détraque. La maison qui se détruit, performance après performance chez Hillerbrand+Magsamen, se pulvérise intégralement chez Gwenaél Bélanger (*Breakdown*). La maison rêvée s'envole, morceau par morceau, balayée par le vent.

Et pourtant.

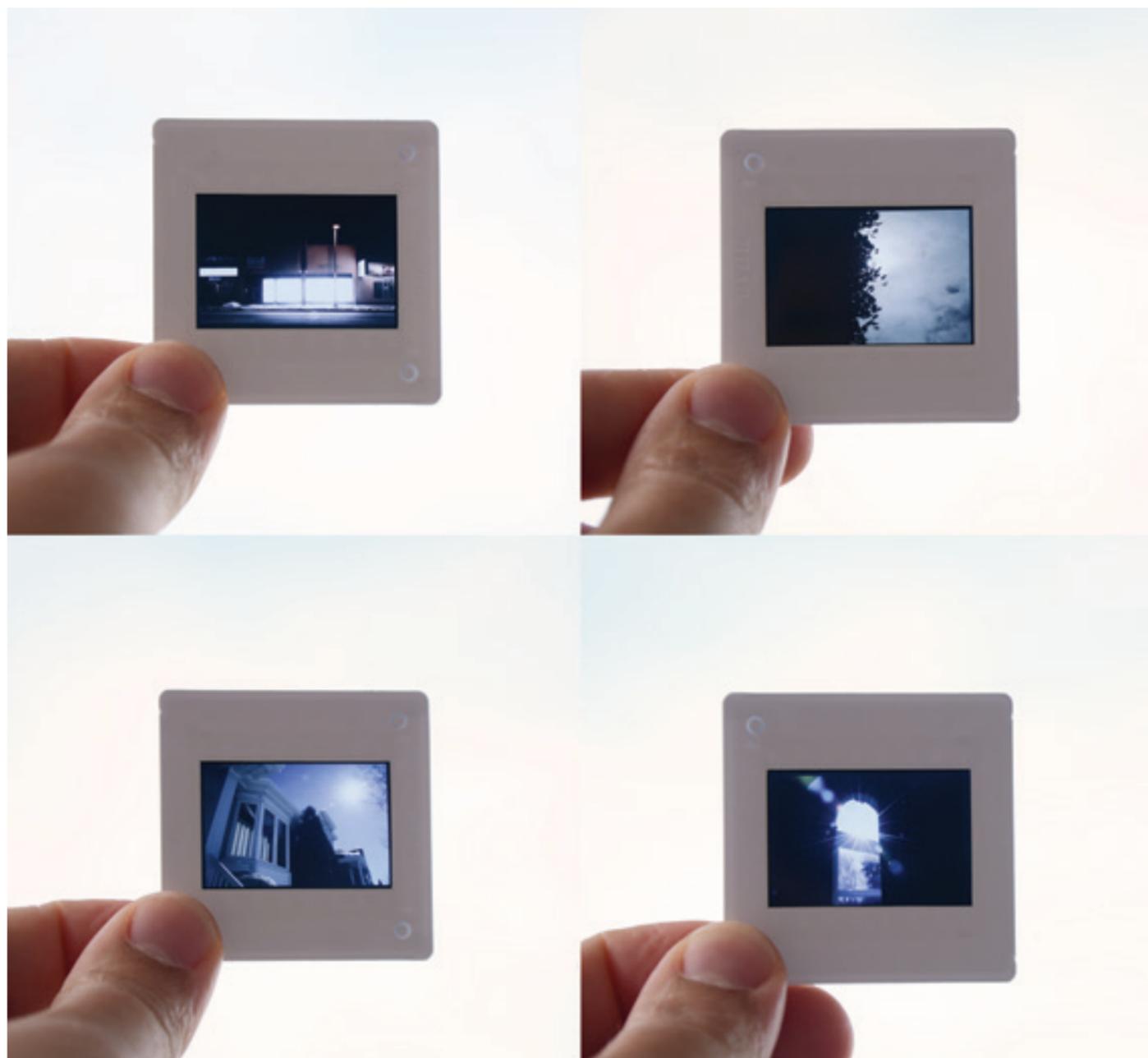
Si la mémoire historique s'estompe, comme en témoignent les ruines abandonnées de la maison patrimoniale Charbonneau dessinée par Stéphanie Chalut, celle, affective, persiste. Les portraits de citoyens lavallois sous Tempo de Jacinthe Robillard nous interpellent et nous lient. La banlieue est universelle et se révèle dans notre identité, nos récits de vie, dans ce qui nous définit.

### Jasmine Colizza

Commissaire arts visuels pour *Banlieue! ordre et désordre*  
Muséologue responsable de la salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval



**Whole**  
Hillerbrand+Magsamen, 2013  
Vidéo HD, Durée: 3 min.



# Come as you are

On pense que l'on connaît nos collègues, nos amis. Et dans un vernissage ou un lancement, l'oreille s'accroche à ces aveux quotidiens, à ces « Ben oui, je viens de Laval! », à ces « Mes parents habitent toujours à Charlesbourg. J'aime tellement ça y aller: tout y est si simple » ou à ces « Mes amis ont déménagé à Repentigny. On va aller se baigner dans leur piscine hors terre en fin de semaine! » Loin des clichés accumulés qui vieillissent mal de cette banlieue-dortoir, ou alors en leur faisant une place du côté du ludisme, en les embrassant fièrement et sans gêne, la banlieue est un endroit complexe où se loge cet espoir volontaire et admirable d'un endroit ordonné et cette impossibilité à l'atteindre parce que rien – simplement – n'est parfait. La banlieue est complexe parce qu'elle est habitée. Avec ce projet d'envergure, nous voulions que la banlieue trouve cette même brillance à la lumière du jour que les régions, parce qu'elles sont partout, parce qu'elles sont les vecteurs de nos identités individuelles et collectives. L'exposition Banlieue!, c'est cet appel au coming out. Sortons des garde-robes et avouons haut et fort: je suis

*(page de gauche)*

**Daylight 2014: instants 1-25**  
Laurent Lévesque, 2015

Socle lumineux et 25 diapositives  
L'œuvre a été produite en collaboration avec Verticale – centre d'artistes

*(sur cette page)*

**Breakdown**  
Gwenaél Bélanger, 2008 - 2013

Vidéo HD, Durée: 4 min. 54 sec.



banlieusard. Nous avons demandé aux artistes et aux auteurs un investissement, de tendre une perche à cette omniprésence de la banlieue en leur offrant un endroit où la raconter. Parce que, tant qu'à jouer dans les lieux communs, on peut sortir la fille de la banlieue, mais certainement pas la banlieue de la fille...

Cette banlieue fait peur parce qu'elle n'a rien à cacher. Elle s'expose, fière, et tout s'y retrouve, comme en ville, mais dans un espace plus grand, à (re)conquérir. Afin de célébrer les 50 ans de Laval, nous avons voulu l'ouvrir, la faire exploser et, ainsi, vous l'offrir partout dans la Maison des arts de Laval. C'est un projet de contamination et de rêve. Nous sommes juste ici. Venez nous rejoindre.

Nous avons choisi des artistes et des auteurs qui l'ont habitée, cette banlieue, qui y travaillent, qui y vivent. Ils y entreposent leurs joies et leurs doutes. Ils la font renaître sous sa forme organisationnelle de rues et de trajets d'autobus, sous sa forme symbolique, où le grand-père qui prend l'autobus semble disparaître chaque jour et réapparaître le lendemain, et sous sa forme affective, qui s'inscrit dans les souvenirs d'enfance ou d'adolescence et les espoirs qui y sont rattachés. Nous voulions actualiser la banlieue, la rendre indispensable et attirante au temps présent, nous intéresser à la fois à son ordre idéalisé qu'au chaos qu'elle sait créer. Chère banlieue, accepte-nous comme nous sommes.

Le volet littéraire de l'exposition se penche particulièrement sur l'aspect affectif de la banlieue, sur les récits de vie et, par des retours en arrière, sur ce qu'elle a fait de nous. La banlieue est un personnage que nous sommes appelés à rencontrer. Dans cette rue faite en poèmes, Sébastien Dulude reconstruit le Laval de son enfance et de son adolescence. Le texte sert de rues et de maisons et nous plonge dans l'introspection de ce que les cicatrices familiales laissent sur notre peau. Hector Ruiz se sert des tracés connus – le transport en commun – pour aller enseigner à Laval, faisant le chemin inverse des banlieusards.

Stéphane Larue, lui, a choisi d'habiter Hochelaga-Maisonneuve pour sa vie de quartier, ses promenades en autobus, ses gens qui racontent leur vie au coin des rues, les vêtements sur les cordes à linge, pas très loin de son Longueuil natal. C'est de ce même côté de la rive, à Saint-Lambert, que Bertrand Laverdure tend l'oreille pour écouter les concerts qui lui parviennent de Montréal. Ce qu'il en entend lui permet d'affirmer: *Je suis Thom Yorke.*

Marie-Hélène Sarrasin apprivoise l'ennui comme une vieille connaissance qu'elle amène marcher dans l'herbe, pieds nus. Stuart Ross regarde ses amis ramasser la gomme qui traîne sur l'asphalte chauffé par le soleil et l'enfourner comme si elle était neuve.

Dans le texte de Simon Boulerice, le narrateur habite ces grands territoires où les cours sont si immenses, les forêts si proches que n'importe quel pyromane pourrait s'y cacher et que personne ne pourrait rattraper le feu qui se propagerait. Comme nous le savons tous à l'époque contemporaine, les pompiers ne sauvent que les belles Barbie... Anna Jane McIntyre contrarie ce désir de contes de fées en inventant elle-même les fables à apposer sur la forêt dans la cour, la transformant et l'appriivoisant, participant à la féerie de son voisinage.

L'espace public de l'exposition se lie à celui intime des textes, qui sont les pamphlets de notre intimité, cet espace secret de l'espoir et des blessures. *Banlieue!*, c'est cet ensemble qui retrace les pas de la maison à la cour, de soi aux autres.

Les artistes et les auteurs dialoguent sur les murs, à l'intérieur de la salle Alfred-Pellan et du foyer. Ils se sont intégrés au projet par leur démarche, leur affiliation à la banlieue ou leur manière unique de voir les choses et ils l'ont si bien fait que notre propre banlieue s'est créée à l'intérieur de la Maison des arts de Laval. *Come as you are, as you were, as I want you to be*, chantait Kurt Cobain.

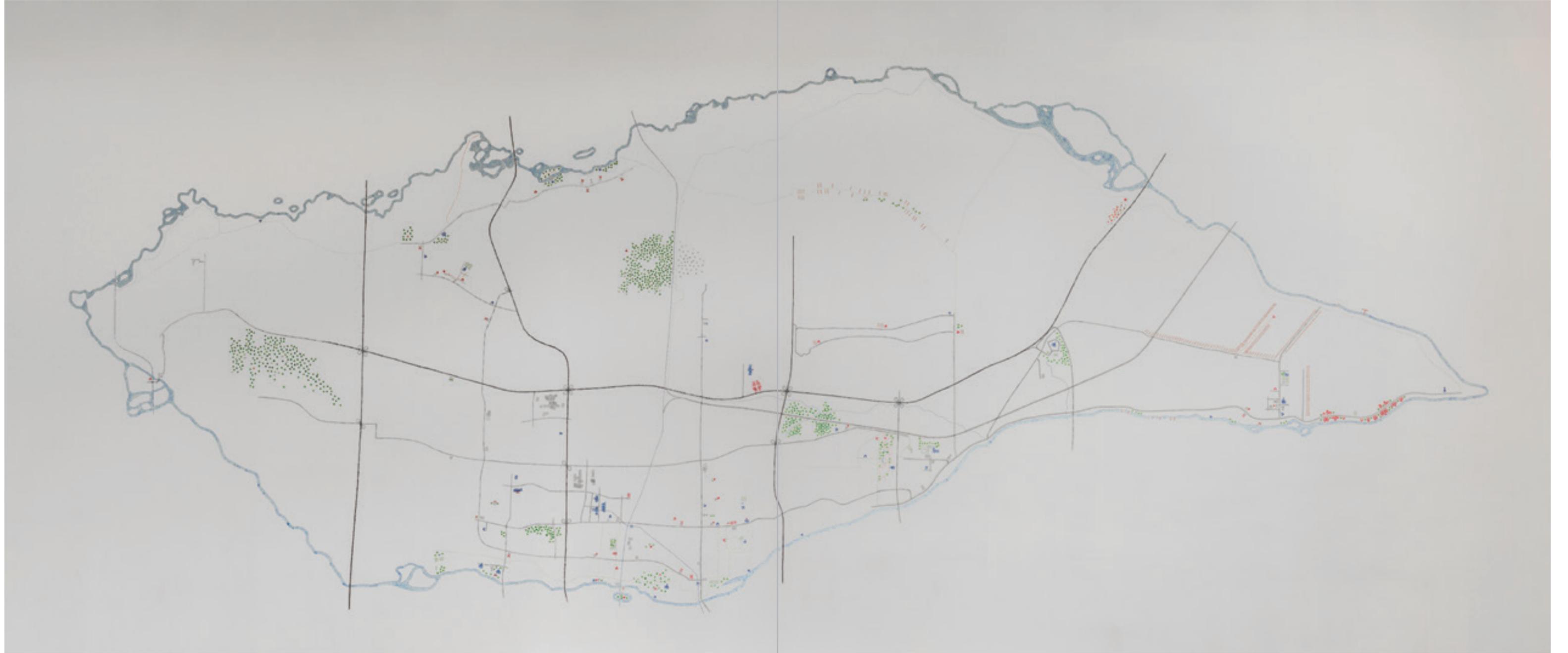
#### Catherine Cormier-Larose

Commissaire littérature pour *Banlieue! ordre et désordre*

Sans titre / ON THE  
UPPER ARM  
Andrée-Anne Carrier, 2015

Plâtre, pigment et clôture Frost







Trajectoires  
Emmanuelle Jacques, 2015

Encre

# Champfleury

Sébastien Dulude

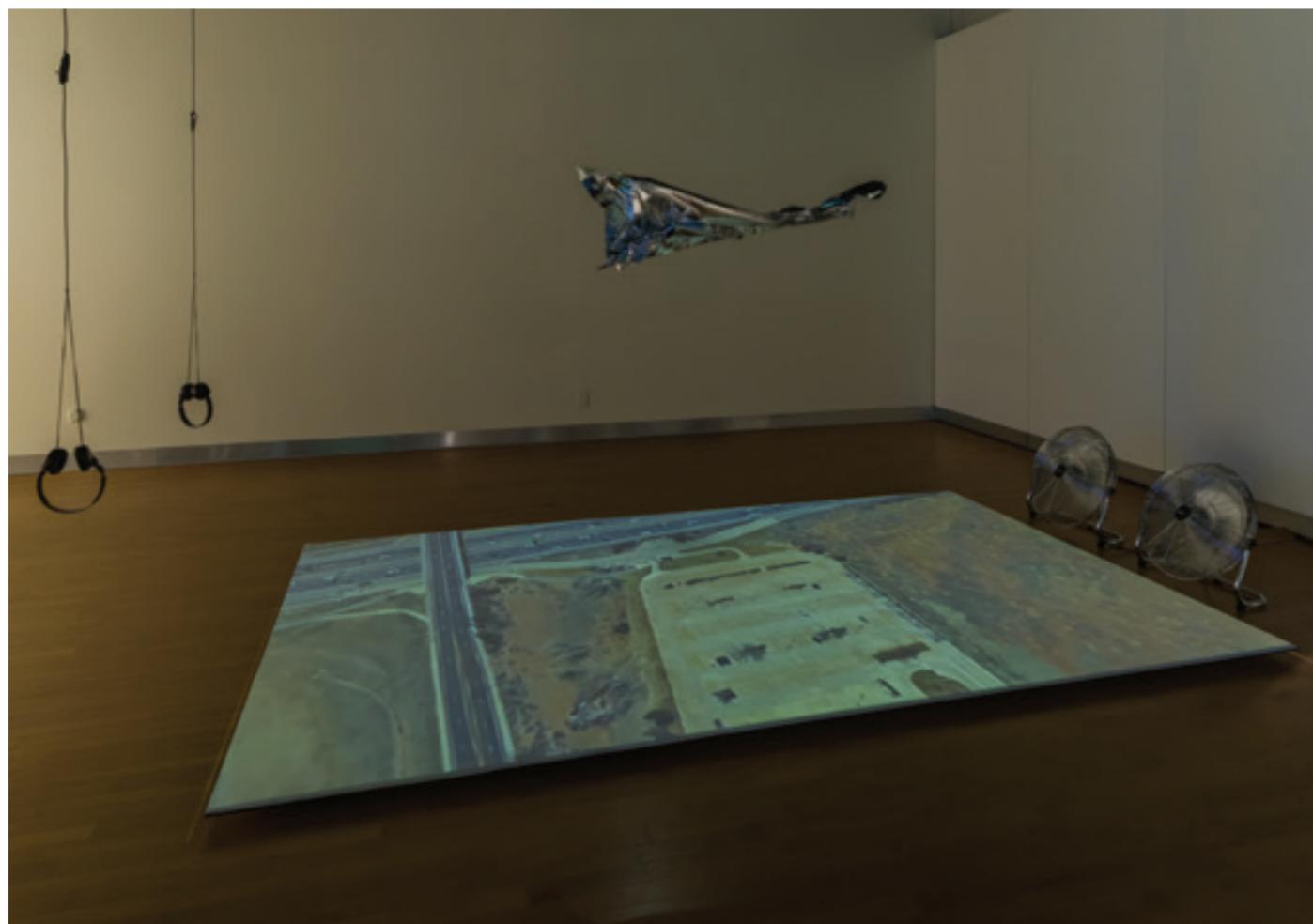
une marelle  
du freinage  
et des rues  
d'oiseaux  
ciselaient

quelqu'un  
ne dort pas  
je sens des pas  
dans la cuisine  
un cœur qui bat  
un long soupir

c'est ouvert  
c'est fermé  
ça chauffe  
ça calme  
ça retient  
son nom :

dans le quartier c'était un développement et c'est mon père qui a acheté la maison et après il y a eu ma naissance et après il y a eu ma soeur et ma mère n'était pas contente que la voisine appelle sa fille du même prénom et ensuite il y a eu mon frère c'est très étrange on ne se parle pas elle nous a menti la dernière fois il doit être arrivé quelque chose

mon entrée à l'école  
toujours des rangs  
les vitres de l'autobus  
les rangées de la classe  
les files et les allées  
chacun à sa place



**To Believe**  
Emmanuel Lagrange Paquet, 2015

Installation vidéo, couverture  
thermique, ventilateurs

# Banlieue

Simon Boulerice

Quand il dessine sa maison, Jacob Riendeau a pris l'habitude de tracer une large cheminée de laquelle s'échappe un filet de fumée mauve qui ondule comme un serpent de fête. Dans un dessin d'enfant, une cheminée crachant de la fumée – peu importe sa couleur – symbolise qu'il y a de la vie dans la maisonnée. C'est le seul mensonge qui saute aux yeux: les Riendeau n'ont aucune cheminée. C'est un petit ajout créatif. De la réalité augmentée. Mais pour le reste, Jacob a l'habitude de ne pas trop truquer sa vérité. Il dessine le foyer familial avec beaucoup d'honnêteté. Ce qui n'est pas le cas de la plupart des enfants de la rue de la Pommeraie.

Les dessins d'enfants révèlent beaucoup de choses sur leur psychologie. Un enfant qui dessine une clôture devant ou autour de sa maison a besoin de protection. S'il trace des fleurs en avant-plan, c'est qu'il cherche à plaire. S'il dessine des rideaux aux fenêtres, c'est qu'il veut voir sans être vu. S'il reproduit la poignée de porte à droite, c'est qu'il se projette dans le futur. S'il la met à gauche, c'est qu'il est nostalgique. S'il la fixe au centre de la porte, c'est que l'enfant vit dans le moment présent. La représentation du soleil est aussi fort éloquent. Un soleil en haut dans le coin droit symbolise la mère;

un soleil en haut dans le coin gauche, c'est le père, et en plein centre, c'est une représentation de l'enfant lui-même. Le cas le plus fréquent: une portion de soleil à droite, substitution maternelle. Si les rayons sont apaisants, c'est que la mère est douce pour l'enfant. Si les rayons sont puissants, voire agressifs, c'est que la mère est trop présente dans la vie de l'enfant, qu'elle le couve trop, qu'elle le brûle avec ses bras. Voilà pour les grandes lignes.

Examinons le cas de Jacob, à présent. Quand il reproduit sa maison, le jeune artiste ne dessine pas de clôture, car aucune ne délimite son terrain. Ses parents n'ayant pas le pouce vert, Jacob copie chaque pissenlit sans chercher à plaire à quiconque. Il imite les motifs des rideaux et place la poignée à droite, là où elle se trouve réellement. Quant au soleil, Jacob a pris l'habitude de ne pas le tracer; dans les dessins de l'enfant, le ciel ne fait pas partie du paysage. Le sommet des arbres est le niveau le plus haut où il se rend. Aussi voit-on juste un peu de bleu entre les branches. Tout au plus.

Jacob est minutieux. Tout est à l'échelle. Un chat ressemble à un chat. Un arbre évoque réellement un arbre. La borne-fontaine qui jouxte la cour de stationnement des Riendeau est sans équivoque une borne-fontaine. Les proportions et les couleurs sont toujours respectées. La pelouse qu'il dessine est jaune, à l'image de celle qui tapisse réellement leur terrain; quand il sort de la piscine sans gougoune, le gazon dru se prend pour des aiguilles sur ses pieds encore tendres. Les lattes de bois ont la même teinture – brun chocolat – que le bois torréfié avec lequel est bâtie sa maison. Le toit a des dimensions tout à fait réalistes, contrairement à la plupart des enfants du village. Il est doué pour les perspectives crédibles. Il connaît l'utilisation du point de fuite, mais il n'en abuse pas encore. Il faut dire qu'il n'a pas toujours une règle sous la main et créer une perspective à main levée pourrait engendrer un gâchis. Quand un adulte se penche par-dessus son épaule pour admirer l'œuvre en cours, il n'est pas rare d'entendre un éloquent: « Ce garçon finira architecte ! » Mais Jacob ne veut pas être architecte. Il veut simplement finir épanoui, le cœur léger. Avec une précision de chirurgien du crayon HB, il dessine ce qui l'effraie en contrôlant ses tremblements, et l'efface ensuite. Quand c'est le temps de passer aux couleurs, il ne reste aucune trace des pyromanes qu'a dessinés Jacob en petit, en retrait, derrière sa maison. Pas de souvenir d'un regard malveillant ni d'une flamme ambitieuse.

Autre pulsion de créativité: Jacob dessine toujours des pompiers à la plasticité irréprochable portant à un seul bras une échelle infinie. On pourrait croire que son père est pompier. Pourtant, non: il travaille dans une usine où l'on fabrique du plastique. Quand un adulte se penche par-dessus son épaule pour admirer la précision du pompier et le respect de son uniforme bien calqué, il n'est pas rare d'entendre un éloquent: « Ce garçon rêve d'être un pompier ! » Mais Jacob rêve plutôt d'être sauvé par l'un d'eux. Cet enfant dessine des pompiers comme d'autres dessinent des anges pour veiller sur les pauvres mortels.

Il a appris ce qu'était un pyromane: c'est un criminel cruel qui se promène dans les boisés derrière les nouveaux développements avec une torche à la main, comme lors d'une inauguration des Jeux olympiques. Mais plutôt que d'allumer la vasque olympique, le pyromane lance sportivement son flambeau sur une maison nouvellement construite, précis comme un lanceur de javelot. C'est toujours le toit qui est visé en premier. La maison s'enflamme alors rapidement, pareille à une guimauve incandescente se saucant dans un feu de camp.

Les motivations d'un pyromane seraient floues. Ce que Jacob a retenu, c'est que ce criminel aimerait voir le feu consumer les maisons, comme d'autres admirent les feux d'artifice briller dans un ciel de festival d'été. Les pyromanes aiment la flamboyance.

Il est persuadé qu'au moins un pyromane se cache dans le bois, derrière sa maison inflammable. La rue de la Pommeraie fait partie des nouveaux développements de la banlieue des Riendeau. Jacob a peur que le feu le surprenne en plein cœur de sa nuit. S'il pouvait ignifuger ses draps et son pyjama comme on le fait d'un rideau de théâtre, il le ferait. S'il pouvait habiller sa maison d'un large manteau d'amiante à l'épreuve du feu, comme un pompier, il le ferait. S'il pouvait équiper sa maison d'échelles de secours depuis toutes les fenêtres, surtout celles à l'étage du dessus, là où il dort chaque nuit, il le ferait. Quand il laisse aller ses fantasmes, c'est le genre de dessins qu'il fait: une maison parcourue d'échelles. Mais ces dessins-là, Jacob prend toujours soin de les déchiqueter. Il est conscient de révéler trop de son subconscient. Le dessin de pompier, c'est le plus loin qu'il peut aller. L'enfant veut garder ses peurs pour lui.

Outre le dessin, Jacob parvient à chasser les idées de tragédie domestique en empruntant des DVD à la bibliothèque municipale. Il s'y rend sans ses parents et choisit systématiquement des vidéos de Barbie. Chaque

fois, il craint que les bibliothécaires le jugent. Il attend que Dominique soit au comptoir des prêts. Dominique est la bibliothécaire qui lui inspire les plus belles choses. Il sent qu'elle respecte ses goûts cinématographiques, qu'elle n'en glisserait jamais un mot à sa mère. Son sourire est d'une totale franchise; il a bien compris qu'elle est une alliée. Mais il a peur des autres. Quand un bibliothécaire inconnu se rapproche trop de lui pour replacer des DVD, ou s'informant peut-être des titres que Jacob a sélectionnés, le pouls de l'enfant s'accélère. Ses joues rougissent d'un coup. Tout son corps devient chaud. Il pense alors qu'il est victime d'un début de combustion spontanée (l'expression lui a été apprise par un étrange oncle, le même lui ayant partagé le concept de la pyromanie). Jacob croit alors entendre le fond de leurs pensées: « Ce garçon deviendra un homosexuel ! » Mais l'enfant désire simplement rêver, se divertir.

Le film de Barbie qu'il préfère, c'est celui où la svelte poupée (dotée de dimensions irréalistes) est secourue par un pompier, une sorte de Ken chapeauté, dont les muscles se devinent sous une combinaison rouge. Quand il se fait une représentation parfaite de la beauté, c'est ce pompier-là que Jacob a en tête. C'est, d'ailleurs, ce même pompier que le jeune artiste tente d'immortaliser avec ses crayons Crayola. Ce pompier-là, c'est son ange gardien. Il veille sur lui. Si un pyromane vient incendier la maison familiale, il manigancera une chorégraphie de tuyau avec la borne-fontaine et renversera le feu à coup de jets d'eau drus.

Ses parents, privés de passions, sont distants et peu sportifs. Si un malheur arrivait au cœur de la nuit, il sait qu'ils ne lui seraient d'aucun secours. Il les échangerait volontiers avec ceux de sa voisine Coralie Boissonneau. Les Boissonneau évoluent dans une solide maison de briques rouge vin. L'été, fenêtres grandes ouvertes, madame Boissonneau lave la vaisselle en chantant à tue-tête des succès de Katy Perry. La voix enjouée se profile jusqu'à la maison des Riendeau. Monsieur Boissonneau, lui, enseigne la finance dans une université. Quand son étudiant se mérite un 90 % et plus, il autorise Coralie à décorer la copie de l'examen d'un autocollant qu'ils achètent au Dollorama en famille. C'est comme s'il enseignait au primaire. Ses étudiants, tous âgés de 18 ans et plus, ne peuvent rien faire d'autre que de sourire et d'espérer secrètement avoir un autocollant de fleur, de soleil ou de crocodile sur leur copie. Il y a de l'amour libre, léger chez les Boissonneau. Et des piles constamment renouvelées dans le détecteur de fumée. Ça va de soi. Les

pyromanes ne les viseront jamais. Les Boissonneau sont hors d'atteinte.

Les Riendeau, eux, c'est différent. Ils sont la parfaite cible avec leur détecteur de fumée en panne une fois sur deux – les rôties oubliées dans le grille-pain en font foi. La maison des Riendeau a le don d'épuiser les piles en un tournemain. Jacob se dit qu'il doit y avoir des fantômes qui hantent les couloirs étroits de leur petite maison de bois à peine majeure. Probablement des victimes de pyromanes qui errent en forme d'esprit dans chaque pièce de la maison nouvelle et qui s'amuse à siphonner le cocktail compliqué de zinc, de lithium, de nickel et de fer comprimé dans les petites piles. Mais pourquoi les fantômes viendraient-ils ici, dans ce nouveau développement? Dans cette maison fragile et inflammable?

Depuis juin, Jacob, future victime d'un pyromane, aime se dire que les fantômes sont ses véritables anges gardiens. Au fond de lui, il le sait: les pompiers ne sauvent que de belles Barbie. Si le pyromane vise sa maison de bois torréfié couleur chocolat, ce sont eux, les esprits calcinés, qui le porteront à l'abri jusque dans la piscine hors terre qui avale tout le terrain arrière de la demeure des Boissonneau. L'eau chlorée le sauvera des flammes.

Cet été, celui de ses neuf ans, Jacob a développé un amour pour les fantômes brûlés vifs ayant trouvé refuge chez lui. Quand il ouvre la porte de la penderie du hall d'entrée, il sait qu'ils dorment là, debout, cordés serré, habillés dans les manteaux d'hiver terminé. Il les imagine à l'abri, leurs pieds de fumée chaussant les bottes remisées depuis avril dernier. Les bottes qui ruminent tout l'été leur nostalgie de neige et de calcium.

Il est le seul des Riendeau à fermer précautionneusement la porte de la penderie en veillant qu'aucune manche de manteau ne se coince dans le cadre de porte.



**Teenager With Skateboard**  
Kim Dorland, 2009

Huile sur toile  
Collection Majudia

# Ce qu'il me reste de Longueuil

Stéphane Larue

**Rue Basset** — J'ai encore mes dents de lait. Je termine mon assiette. La lumière orange sur l'herbe sèche de la cour. Juillet, cigales précoces, soir jaune et chaud. Le voisin est penché sur son bazou. Mon père m'emmène visiter notre nouvelle maison. On roule dans ces rues qui ne mènent encore nulle part. Les chantiers vides qui rampent sur les forêts de feuillus. Les squelettes de maisons s'érigent de la boue, faibles de matériaux bon marché. Entre les arbres déracinés, des molaires de béton, criblées de pyrite, qui poussent dans la glaise. Sur place, je me promène dans les fondations, à l'ombre triangulaire des pelles mécaniques. Odeur d'humus, odeur de ciment. Mon père me demande ce que j'ai dans la bouche. Je mâche encore ma bouchée de steak.

**Armand Racicot** — Derrière l'église de mon baptême, église maintenant placardée, condamnée, portes de chênes verrouillées, herbe haute tonduée une fois aux deux semaines par la ville, sapins sauvages. Derrière l'église, il y a l'école Armand Racicot que j'ai connue toujours tranquille, mes étés d'enfance au camp de jour, la cour d'école craquelée, brûlée par le mois d'août, avec ses souvenirs des années scolaires qui passent trop vite.

**Lemoyne d'Iberville** — C'est l'école que Garnier fréquente. Il s'assoit toujours au même endroit, dans la 29, un bras sur le dossier du banc. Il met ses écouteurs avec rituel. Le Vieux-Longueuil défile par les fenêtres du bus. Même si je sais que Marc-Antoine déteste les *blacks*, je crois ce qu'il m'a raconté: Garnier aurait déjà planté sa fourchette dans la gorge d'un gars de secondaire 5, alors qu'on l'avait encerclé, à l'heure du dîner, pour régler une histoire d'honneur ou de taxage. Il débarque dans Fatima. Je débarque trois arrêts plus loin, de mon côté du chemin de fer.

**Collège Français** — Autour de l'école s'étirent des terrains vagues et des condos modèles décrépits. C'est juin, c'est les olympiades. Derrière le terrain de soccer, le sous-bois, épargné de justesse par les promoteurs qui ont refusé de décontaminer le secteur. On se cache là pour boire des 1.18 L en plein jour. Dans les fossés encombrés de débris, on trouve un pneu déchiré que l'on confond avec un rapace éventré, la cage thoracique à l'air.

**Église Nouvelle-Vie** — Le bar laitier abandonné. Le local poussiéreux d'une succursale Desjardins désaffectée. Immeubles à logements d'une austérité soviétique. Parkings sans verdure. Barbecues sur l'asphalte. Filles-mères en haut de bikini. Beaucoup de jeunes déjà trop vieux, bruyants, en camisole, grosse bière à la main, qui gagent sur les mâchoires de leurs rottweilers, parce que l'été, les pools de hockey sont terminés. Les odeurs de grillades et de propane imprègnent les draps qui battent au vent sur la corde à linge.

**La run de Fatima** — La dame s'est levée durant la nuit. Insomnies fréquentes de l'âge qui avance. Elle traîne ses pieds nus sur le prélat. Lumière faible de la cuisinière. L'eau roucoule dans la bouilloire. Elle déchire le sachet de tisane et regarde la cour sombre, la même cour, depuis quarante ans. Gazon raz, piétiné par tous ces étés de Saint-Jean, d'épluchettes de blé d'Inde et de canicules. Dans la noirceur, chez le voisin, un jeune homme s'extirpe de la fenêtre du sous-sol. Il boite. S'écroule. Se relève et se dirige vers la clôture. La bouilloire siffle sur le rond. La dame prend le combiné du téléphone. Deux hommes, plus jeunes que ses fils, surgissent du bungalow et se jettent sur celui qui s'occupait de la run de Fatima. Ils le battent et le balancent comme un sac dans le coffre de la voiture. La dame raccroche, n'arrive pas à verser l'eau chaude dans sa tasse.

**Parcours du Cerf** — Villa immaculée avec piscine chauffée. On y a lancé les meubles de patio. Dans la chambre des maîtres se sont enfermés deux garçons et une fille; dans la lumière crue, les comptoirs de la cuisine sont encombrés de corps morts et le plancher aussi. C'est probablement l'heure de déguerpir lorsqu'on en voit qui se sauvent avec les hautparleurs et que l'hôtesse du party, bourrée de kétamine, git inerte, le visage dans la cuvette des toilettes.

**Préville** — Toutes ses parties de balle molle jouées sans que j'en sois le spectateur. Imaginer mon père à l'arrêt-court. Saint-Lambert spectrale et verdâtre, derrière le champ gauche et dans la brunante de début septembre. Le long barrissement des dix-roues sur la 132. Vider le fond de ma bière sur le sable rouge du terrain où j'aurais pu lancer la balle avec lui, quand c'était encore le temps, avant que son coude et ses genoux ne vieillissent trop.



**Murale**  
OBV, 2015

Dessin au plomb

**Atlas subjectif de Charlesbourg**  
OBV, 2015

Dessin au plomb et au marqueur  
à l'encre sur papier et carton



138, Digby Road /  
138, rue Digby  
Anna Jane McIntyre, 2015

Bois, colle, accessoires de maison  
de poupée, argile à modeler sur une  
table en bois

# 138, Digby Road

Anna Jane McIntyre

*Au-delà de notre cour, il y avait  
une forêt pas développée. La forêt  
c'était pour moi un endroit à la  
fois merveilleux et mystérieux. Je  
l'adorais, mais j'en avais peur aussi.  
Quand je me balançais, mes yeux  
ne quittaient jamais ce bois.*

My family moved to the suburbs of Oakville, Ontario when I was six. It was a long, bumpy, rambling voyage to get there. We started in London, England and moved to New York City, then several small Saskatchewan farming towns, to the suburbs of Bramalea, then 138 Digby Road Oakville Ontario L6J 6B8. We laid our roots. We planted trees and acquired a swingset. I was to stay living in the suburbs for my formative years before finally escaping at eighteen.

138 Digby Road was in a brand new neighbourhood. The sidewalks were lined with skinny saplings not yet strong enough to stand on their own. Behind our backyard was a forest that had not yet been developed. This forest was a place of marvel and mystery for me. I loved it but was also afraid. When I was on the swings I kept my eyes on the woods. An owl lived in one of the trees. In one area of the forest there were remnants of a house that had once stood.

We were strange in this suburb. We were immigrants with accents and strange foods, behaviours, enthusiasms, notions of tidiness and senses of humour. The children when they came to call on me expected me to be white. They told me as much. With my afro and refusal to wear pink or skirts and light moustache I was often taken to be a boy. My parents hosted many late night dinner parties.

When I was small the suburbs were as exotic as a jungle to explore. I loved the three-trunked willow tree in our backyard and dreamed of building a treehouse within its branches. *Beaties*, the local corner store and forbidden territory, was as seedy and enticing as a back alley strip club with its dark musty interior and infinite glittering jars of penny candies. Once, after a disagreement with my father I spent hours raking leaves into the words 'Help me.' for the airplane traffic overhead. I often dreamed about our basement as a labyrinth.

I soon noticed that North Americans were very Clean & Tidy. They didn't have things on their countertops like we did. We lived next door to 3 Bobbies and one Thelma. The neighbourhood children were rude to their parents in ways that terrified me to witness. Children ruled the streets.

As I grew older I learnt that the suburbs were bland and terrible things. Sameness was bad, boring, stultifying, possibly dangerous, maybe even evil. In the suburbs, houses repeated themselves in different orientations and when you entered them you immediately knew where everything was, the bathroom, the coat

closet etc. You knew where the dreams and aspirations were hidden. There were no surprises.

In contrast to our neighbours, 138 Digby Road was very messy. We had things everywhere, falling and pushing for freedom out of closets and drawers, crowding countertops. When I knew people were coming over I was often in a panic to clean up before they came *lest we be judged*.

Many years later I came to view suburbs as *not-so-bad*. On the outside the houses were bland and blank, but on the inside these homes were an oasis of dreams-come-true, of safety, a Utopia of sorts for each family. Each house on the inside was different. One house I went to housed a white family from South Africa. Their house had the feeling of a hot climate. Their furniture was hard and sparingly arranged. Their walls were painted with colourful and graphic designs.

In 2009 I worked as a landscaper in Laval. Once again I was struck by the particular vibrations and atmosphere of newly developed neighbourhoods. Though there were many houses and too many cars for each driveway, the streets were eerily quiet and devoid of pedestrians. Perfectly green lawns were dotted with the same species of evenly spaced shrubberies. There were very few animal sounds. Often I thought of our team of paysagistes as a flock of caffeine infused cicadas. Because this is a short account of my suburban experiences I will end it here.

138, Digby Road /  
138, rue Digby (détail)  
Anna Jane McIntyre, 2015

Bois, colle, accessoires de maison  
de poupée, argile à modeler sur une  
table en bois





L'abri  
Jacinthe Robillard, 2015  
Impression à jet d'encre

# En banlieue de mon enseignement

Hector Ruiz

Avec l'aimable participation des étudiants du cours Lecture et Analyse du Collège Montmorency

## Heure de pointe

Je vis en ville. J'enseigne en banlieue. Je fouille les ruelles de la ville. L'étendue de la banlieue rend mes fouilles dérisoires. Attention ce train arrête son service à la station Henri-Bourassa. Le train suivant se rend au terminus Montmorency. Je descends au terminus, mon esprit poursuit une boucle ou une voyelle sur la ligne orange, parfois O parfois U, je monte les marches, au niveau de la terre, je reprends mon souffle et je regarde vers la ville, la coupole de l'oratoire, la tour de l'université, la descente des avions sur un tapis mécanique invisible.

Mon parcours entre le métro et le Collège Montmorency trace une mince frontière entre deux horizons. Cette ligne établit, pour moi, la fin de la ville et le début de la banlieue. Jour après jour, elle creuse en moi un espace d'exploration pour la subjectivité des étudiants. Laval, à l'endroit ou à l'envers, c'est ailleurs pour moi, et cette immensité qui s'ouvre à moi, en passant par la 15 jusqu'à la Porte-du-Nord avec une sortie qui mène à un ciné-parc, crée un déséquilibre que la parole des étudiants devra réduire.

## Introduction

Cette session, c'est à partir de ce lien stratégique que les étudiants sont invités à parler en classe de leur rapport à la banlieue. Mais pour arriver à penser et à dire son rapport à un lieu, il faut que les lieux communs soient dits: Le Journal de Montréal *fait grandir en moi la peur d'être agressée en ville. Je ne comprends pas que Le Journal n'ait jamais parlé des spectaculaires batailles de douchebags chauds au Pool Dépôt. Même quand je lui fais un doigt d'honneur, mon voisin me regarde caché derrière ses rideaux transparents chaque fois que je sors de la maison.* Je ne résiste pas à la facilité, vous marchez en banlieue? *On marche quand ce n'est pas trop loin, mais, souvent, on prend l'autobus qu'on attend longtemps.* Mais le stationnement du collège déborde! Aucun ne répond. Il n'y a rien à répondre. Un stationnement plein se vide la nuit, le lendemain, il se remplit, le va-et-vient dans un stationnement est la respiration de la banlieue. *Moi, je n'irai jamais vivre en ville. À Saint-Eustache, il y a peut-être plus d'agressions, mais, pour moi, Saint-Eustache, ce n'est pas une ville. De toute façon, ça n'intéresse personne,*

une agression à Saint-Eustache. Tout le monde veut dormir tranquille à Terrebonne. C'est en ville que ça crève sur les quais du métro. Monsieur, j'peux-tu parler du poulailler derrière chez nous ? La table est mise.

### Mardi 3 mars 2015, 9 h 50, local C-1639

Dans ma banlieue, on donne des noms d'oiseaux aux rues. Dans ma banlieue, on donne des noms de pays aux rues. Dans les rues de ma banlieue, il n'y a pas beaucoup de gens d'autres pays. Ce n'est pas une illusion, la sérénité en banlieue ni les dinosaures qui gèrent la ville. La forêt derrière chez moi s'est fait bouffer par les nouveaux développements et, avec elle, la différence avec la ville. Saint-Eustache, c'est un village ! Laval, c'est une ville ! Mais non, ce n'est pas la ville: tu as le droit de tourner à droite !

### Mercredi 4 mars 2015, 11 h 40, local C-1640

Dans ma banlieue, il n'y a pas de trottoir pour marcher. Il n'y a qu'une ligne. C'est mince, une ligne quand un tracteur passe à côté de toi. Mon premier cours le lundi est à 11 h 40. Quand je me lève, j'ai l'impression de me réveiller dans une ville fantôme. Tous les driveways sont vides. Il n'y a pas un chat. Je vais au Centropolis avec mes amies. Le slogan du Centropolis, c'est Soyons vivants. L'illusion de la ville est au cœur du Centropolis. Mais le vendredi, on sort en ville. C'est un style de vie en banlieue, mais, ce style, il n'est pas fait pour moi. Je dépends de mes parents, je suis toujours en transit, je me sens comme un pauvre. Quand on va dans le Sud, on ne dit pas à un étranger que l'on vient de Terrebonne. On dit que l'on vient de Montréal. On s'est déjà fait voler chez nous. Je ne sais pas si c'est parce que le changement était trop grand, de Montréal-Nord à Terrebonne, mais il me semble que j'ai déjà vu rouler du foin devant la maison.

### Jeudi 5 mars 2015, 13 h 30, local AA-1025

Avant, on disait de Laval que c'était la ville de l'avenir. Maintenant, on dit que Laval c'est un 514 bonifié. Moi, il paraît que je suis de Terrebonne-Humeur. Blainville, tu m'inspires. Je vois loin maintenant. Mon horizon en ville, c'était du Tetris. Moi, je déménage près d'une forêt, jusqu'à ce qu'apparaisse un nouveau développement. De l'espace pour cacher les problèmes, il y en a. J'ai trouvé un proverbe: celui qui n'est pas content de son voisin recule sa maison. La pomme est pourrie, mais j'aime ma banlieue. Un gars de banlieue, c'est tranquille, mais ne viens pas changer ses habitudes. On jouait à kick la caca dans la rue et, maintenant, on veut l'interdire ! J'ai

toujours joué au hockey dans la rue avec mes amis et, là, on veut l'interdire ! La ligue de hockey reproduit la carte du monde, puis ça ne te tente jamais d'aller jouer contre Laval-Nord.

### Vendredi 6 mars 2015, 9 h 50, local C-1688

En vieillissant, avec une certaine conscience, le déménagement à Deux-Montagnes a été une libération pour moi, même si, au début, j'étais un peu perdue. Je me suis attaché à l'espace entre les bâtiments. Je vois dans ces vides des passages vers la liberté. À 9 ans, j'ai trouvé que ma banlieue, comparée à la Roumanie, manquait de relief. Je crois que les gens manquent de relief aussi. Selon moi, le gazon enneigé illustre bien le manque de relief en banlieue. De Laval à Deux-Montagnes, chacun dans ses clôtures, j'ai appris à me connaître. Un jour, j'espère être la petite vieille qui raconte l'histoire de la rue aux nouveaux. À 16 ans, à Terrebonne, j'ai découvert les plaisirs du sous-sol. Plus tard, quand mon père est parti dans l'Ouest, j'ai pris possession du cabanon. Mais, pour un papa, c'est très important, le cabanon. Quand il est revenu, j'ai dû replacer les outils à leur place. Mon père a vendu son quatre-roues. Il en avait un depuis que j'étais petite. C'était la grosse affaire, nos jeux d'enfants dans la rue. Mais, là, nos parents sont tout en train de vendre.

### Conclusion – transfert encore valide

Je rentre en classe par la même ligne. Il y a des noms maintenant sur l'immensité. Les tables rondes sont terminées. Je suis encore le professeur et ils sont encore les étudiants. Je n'avais jamais pensé à ça avant. Laval, une ville, une banlieue, un village et quoi d'autre encore ? Réfléchir à son rapport au lieu a apporté une part de plaisir. Comme professeur, j'ai marqué un point de repère. J'ai donné un peu de sens à leur subjectivité. Nous rions aussi quand je leur dis que les roulottes du collègue sont sa banlieue et que c'est à partir de cette banlieue que nous allons développer un rapport différent au savoir.



La jachère I (Maison Charbonneau)  
La jachère II (Maison Charbonneau)  
Stéphanie Chalut, 2015

Graphite sur papier fabriano et mylar



La belle époque  
Pierre Laroche, 2015  
Acrylique et huile sur toile

# Monkey Bars 1966

Stuart Ross

*Ça c'est notre monde. On s'assoit en rangée à l'école. Nos maisons sont en rangée. Nos rues sont toutes en rangée. Les magasins sont tous en rangée.*

The monkey bars command the playground a block from where I live. I hang from them, the cold metal comforting against my fingers and palms. My skinny arms stretch and stretch and before my feet touch the ground, I swing my legs so my feet sail over the trees, over the tops of houses, chimneys of brick, TV antennas, farther and farther, and far below, on a curb, a boll weevil draws in its legs and dies. This is the world. It extends as far as the eye can see. My friends walk along the sidewalk. The concrete is hot against their bare feet. They stop and pull gum off the road and eat it. They have big brothers, and their big brothers smoke cigarettes. My feet reach their limit, and snap back across the sky, right back to me dangling from the monkey bars.

The girls hang out at the plaza. They stand in front of the pet shop and point at the lizards and rabbits in the window. Flakes of snow sail down from the sky. Just a few. This is the world. The boys stand at a safe distance and look at the girls. They all love the little one named Debby, even me. She lives in a big house on the edge of a ravine. I bicycle past her house sometimes, but if she's on her porch, I speed away. A boy named Larry has a mother with one arm. She only had one arm when she got married.

The wooden bench at the bus stop is scarred with cigarette burns. Somebody's big brother did it. A bus pulls up and a man steps off. He wears a hat and carries a briefcase. Every day he steps off the bus, except on weekends. We don't know where he goes or where he's coming from. On weekends, we gather in front of the TV and watch cartoons and wrestling. This is the world. In the winter the monkey bars are covered in snow and ice. You can't climb on them. You'd be crazy to try. If you touch them, your hands get stuck. Even the firemen can't save you.

When my brother sleeps, in the bed beside mine, he floats out the window and through the streets. I try and

try, but I can't do it. He tells me the next day he floated past a window where a girl inside was wearing a brassiere. He just flips his feet like he's swimming and he can glide while he sleeps. I jump off my bed and try to stay in the air, but I fall onto the floor. Our father appears in our doorway. He says we'll be late for school. This is the world. In school we sit in rows. Our houses sit in rows. Our streets are all in rows. The stores at the plaza all stand in a row. At night, there are station wagons in our driveways. But during the day, our driveways are empty. Women crisscross the road constantly, visiting each other.

At recess all of the students pour into the schoolyard. I am among those who try to be invisible. There are boys in the schoolyard who roll their hands into fists. There are boys who knock you over while other boys laugh. There are boys who turn their eyelids inside out and chase you around the schoolyard. There are boys who hold your arms behind your back while another boy punches you in the stomach and calls you a homo. This is the world. One girl's father owns a slaughterhouse. She brings a jar containing a cow's heart to class one day, and a jar containing a cow's eyeball another day.

My grandfather says he is going "downtown." I picture a town you can only get to by riding down a very long escalator. He puts on a tie and a vest. He smells like he's shaved even though he still has bristles on his chin. I ask my mother if we will ever see Grandpa again. I follow him down the street. He walks toward the bus stop. Leaves are falling on us from the trees. The bus pulls up, and the door swings open. I watch my grandfather climb in. The trees are reflected in the windows of the bus, and the telephone wires, and the monkey bars, and the clouds that roar across the sky. Soon my grandfather disappears.



**Pissenlit**  
Éric Lamontagne, 2011

Acrylique sur toile marouflée sur  
du contreplaqué  
Collection mobile de la Ville  
de Laval



**Vert Voisin IV**  
Stéphanie Beaulieu, 2015

Échantillons de pelouses, terre,  
fibre de verre et accessoires  
d'observation scientifique

# inviter l'ennui

Marie-Hélène Sarrasin

---

nous avons marché longtemps  
en bordure de la ville  
sur la corde raide de l'autoroute  
le qui-vive nocturne  
menait à un boisé en lisière  
pointillé de bouleaux  
comme un fin tamis  
où mesurer la chair

sur le seuil  
l'espace vide nos poches  
nous sommes froids  
blancs  
désertés

d'étranges jardins  
appellent nos corps  
entre les vinyles pastel  
l'ennui laboure ses terres

de nos états surnaturels  
on a saboté l'éclat

---

les lignes électriques dirigent le pas  
nous avançons  
dans le champ clair  
stationnement vacant  
fondations béates  
promesses carrées  
nous le savons  
le paysage est un mutant  
il se transforme  
quand nous tournons la tête

dans le bois  
un bruit d'autoroute  
les métamorphoses arrivent  
par convoi  
la nature se retire  
discrète  
laisse passer  
les journées monotones

nous ne l'avons jamais vu avant  
pourtant c'est là  
tapi dans les fougères  
un petit dortoir pour les révoltes

nous ne voulons plus dormir  
nos cris dans le vent  
gonflent les abris tempos  
oubliés dans le printemps

---

du dehors  
on dirait un geste plat  
une demeure truquée

ici tu ne peux pas te fier  
les jours improvisent  
varient leur cour  
les limites s'effilochent  
dans le vent froid  
il faut fermer les fenêtres et encore  
demain ne viendra qu'à midi  
les horloges seront inutiles  
tu apprendras à vivre sans le temps  
buriné dans l'œil

l'ennui s'installera chez toi  
tu lui offriras du thé  
et sauras que son territoire  
est une tragédie habitable  
une vaste plaine  
où retourner la terre

enfoncés en ces lieux  
nous avons habité chaque pièce  
remplie d'objets  
en cordées inquiètes

il ne reste plus beaucoup de place pour nous c'est sûr  
nous sommes sortis  
par la porte de derrière  
nous avons marché  
jusqu'à vider nos corps  
de ces ancrages  
qui tiennent bas les imaginaires

---

ouvre l'œil mon homme  
passe le temps avant que le temps te passe dessus

les saltimbanques sont partis  
avec leurs rires sonores  
il faudra  
tout seul  
que tu construises la joie  
étage par étage  
jusqu'à voir loin  
loin entre les continents  
regarde  
les maisons grises s'écartent  
le fleuve s'étire  
la mer l'océan les yeux écarquillés

je bâtis de vastes galeries  
au cas où tu voudrais t'arrêter  
sur le bois vert des villes nouvelles

tu vois  
les racines repoussent  
rien ne disparaît  
tu n'y croyais pas  
mais la végétation gagne du terrain  
les demi-tons aseptisés ont perdu la manche  
c'est vert  
ô oui c'est vert et plein et beau  
la forêt comme une marée  
au pied de sa mort incapable

dans les cours  
se fissurent le bitume  
les fondations  
la nature antérieure se déplie  
une pieuvre des champs secoue les routes  
son cri défroisse tes paupières  
les paysages haute-voltigent

il est permis de respirer

---

nous ne sommes pas pressés

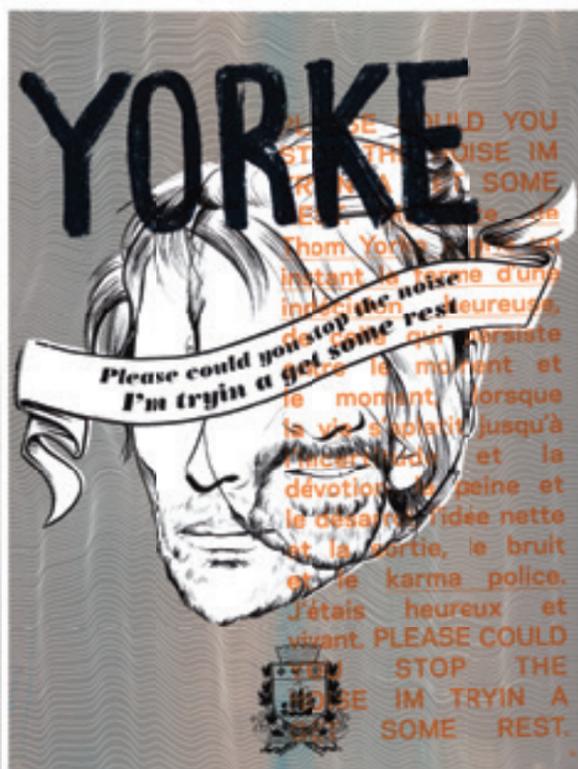
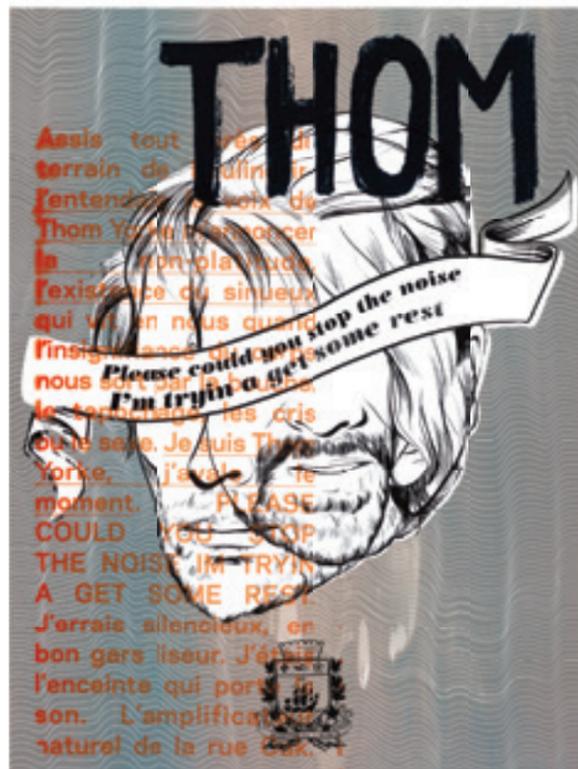
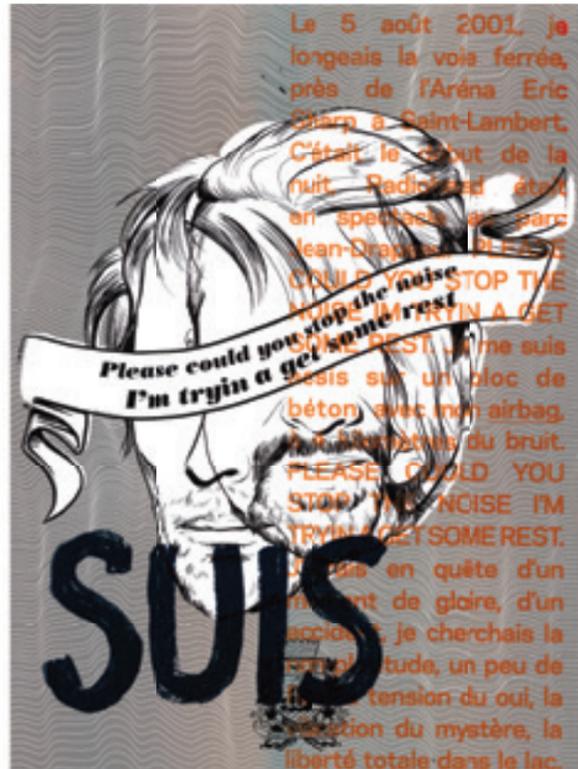
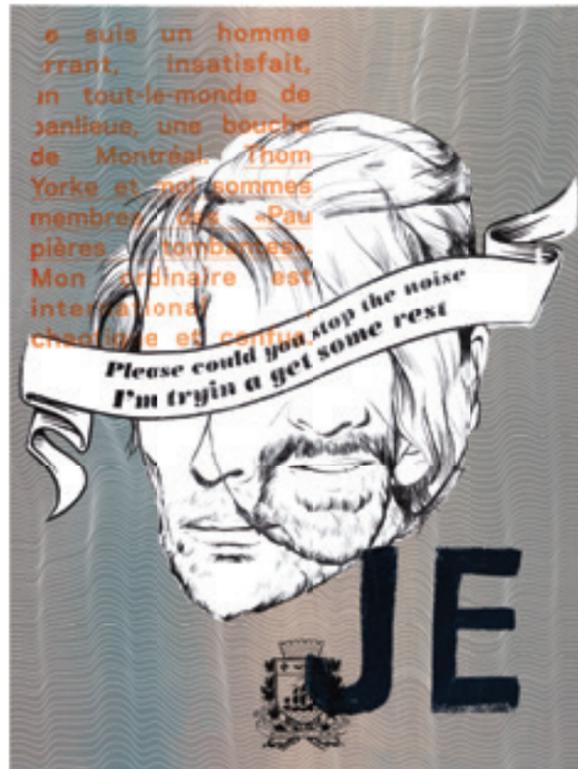
nous savons que tout au bout du territoire  
l'horizon  
bête mythique  
offre ses légendes

nous en sèmerons au jardin  
érigerons tuteurs et ficelles  
une toile  
où piéger la beauté

nous cultiverons la couleur  
elle éclatera comme les pissenlits

tu verras  
ça nous fera de beaux paysages  
où poser les pieds





# Je suis Thom Yorke

Bertrand Laverdure

Illustration : Mireille Saint-Pierre

Je suis un homme errant, insatisfait, un tout-le-monde de banlieue, une bouche de Montréal. **Thom Yorke et moi sommes membres des «Paupières tombantes».** Mon ordinaire est international, chaotique et confus.

Le 5 août 2001, je longeais la voie ferrée, près de l'Aréna Eric Sharp à Saint-Lambert. C'était le début de la nuit, Radiohead était en spectacle au parc Jean-Drapeau. *Please could you stop the noise im tryin a get some REST.* Je me suis assis sur un bloc de béton, avec mon airbag, à 4 kilomètres du bruit. *Please could you stop the noise im tryin a get some REST.* J'étais en quête d'un moment de gloire, d'un accident, je cherchais la non-platitude, un peu de fille, la tension du oui, la vibration du mystère, la liberté totale dans le lac. Assis tout près du terrain de bowling, j'entendais la voix de Thom Yorke m'annoncer la non-platitude, l'existence du sinueux qui vit en nous quand l'insignifiance du corps nous sort par la bouche, le tapochage, les cris ou le sexe. **Je suis Thom Yorke, j'avale le moment.** *PLEASE COULD YOU STOP THE NOISE IM TRYIN A GET SOME REST.* J'étais silencieux, en bon gars liseur. J'étais l'enceinte qui porte le son. L'amplificateur naturel de l'avenue Oak. *Please could you stop the noise im tryin a get some REST* **Ma tête de Thom Yorke a pris un instant la forme d'une indécision heureuse,** de celle qui persiste entre le moment et le moment, lorsque la vie s'aplatit jusqu'à l'incertitude et la dévotion, la peine et le désarroi, l'idée nette et la sortie, le bruit et le karma police. J'étais heureux et vivant. *PLEASE COULD YOU STOP THE NOISE IM TRYIN A GET SOME REST.*





**L'abri**  
Jacinthe Robillard, 2015  
Impressions à jet d'encre



**Whole**  
Hillerbrand+Magsamen, 2013  
Vidéo HD, Durée: 3 min.

# Biographies des artistes

**Stéphanie Beaulieu** est une artiste conceptuelle. Elle a grandi à Sainte-Catherine sur la Rive-Sud de Montréal. Elle détient un baccalauréat en arts plastiques de l'Université Concordia, qu'elle a terminé en 2011, à l'Université de Newcastle, en Angleterre. À travers une pratique reposant majoritairement sur l'installation, son travail propose une réflexion sur le rôle que chaque individu occupe dans la définition de l'autre. Sa pratique, dont l'esthétique est à la fois ludique et scientifique, est empreinte des bases psychologiques de l'industrie publicitaire dans laquelle elle baigne depuis maintenant 15 ans. Elle a présenté son travail dans le cadre d'expositions collectives, notamment au centre d'art et d'essai contemporain Occurrence (Montréal), au Musée des maîtres et artisans du Québec (Montréal), au centre d'artistes Espace F (Matane, 2014) et au Klondike Institute of Art and Culture (Yukon). Son travail a aussi été présenté lors d'expositions individuelles à Montréal, à Toronto et à Newcastle, au Royaume-Uni. Elle est membre active de plusieurs centres d'artistes à Montréal et vice-présidente du conseil d'administration du centre Article.

En utilisant comme point de départ l'expression populaire « Le gazon est toujours plus vert chez le voisin », Stéphanie Beaulieu propose un travail d'installation qui se penche sur les questions de perceptions et d'illusions. Son œuvre présente principalement un échantillonnage de pelouses avoisinant la Maison des arts de Laval, dans le but de démontrer qu'il est faux de croire à ladite expression. L'artiste impose ainsi une réflexion sur la notion de bonheur, sur les idées que l'on se crée en se fiant souvent seulement à une infime partie du tangible, mais aussi à ce qu'on laisse paraître dans l'image que l'on projette. Elle explore cette tendance naturelle à se comparer aux autres et la façon de percevoir les choses, souvent en décalage avec la réalité.

**Gwenaël Bélanger** est né à Rimouski en 1975. Il est membre du centre d'artistes de Laval, Verticale, et vit à Montréal, où il est professeur à l'École des arts visuels et médiatiques de l'UQAM. Il est récipiendaire du prix Pierre-Ayot 2009. Ses œuvres ont été présentées en solo au centre de diffusion et de production de la photographie VU (Québec), au Centre Clark (Montréal), à la Galerie de l'UQAM, au centre d'art contemporain OPTICA (Montréal), au centre des arts actuels Skol (Montréal), au Musée régional de Rimouski et à la Galerie Graff (Montréal). Il a également participé à plusieurs expositions collectives, dont *Catch me!* au Kunsthaus de Graz en Autriche, *The Hidden Land* à la galerie Nettie Horn à Londres, *Still Revolution* au CONTACT Photography Festival de Toronto et *La Triennale québécoise* au Musée d'art contemporain de Montréal. Il est représenté par la Galerie Graff à Montréal.

Sa démarche, qui se caractérise avant tout par une attitude de « bricoleur », consiste à jouer avec les limites de la perception que nous avons du réel et de ses zones grises. À travers des procédés graphiques et photographiques, il exploite l'interaction entre ce que nous voyons, ce que nous imaginons et ce dont nous nous souvenons. Il utilise toutes sortes de stratégies visuelles visant à créer des glissements de perception et à mettre en place des machinations du regard. Ce sont les prémisses d'un espace de création, d'un chantier, où vont s'opérer des constructions, des manipulations et des transformations en jouant de manière fallacieuse avec les codes du langage des médias. Bélanger s'interroge sur le statut de l'image, sa production, sa transmission et sa réception afin de mettre à l'épreuve ce que l'on voit et perçoit. Avec *Breakdown*, l'artiste utilise la modélisation 3D pour déconstruire méticuleusement une maison tout en respectant les règles gravitationnelles. Par

ce procédé, Gwenaël Bélanger interpelle le spectateur, témoin patient d'un désastre annoncé.

**Andrée-Anne Carrier** a grandi en banlieue de Joliette, à Saint-Charles-Borromée. Elle vit et travaille à Montréal depuis 2009. L'artiste termine actuellement sa dernière année de recherche-crédation à la maîtrise en arts visuels à l'UQAM, maîtrise pour laquelle elle a reçu une bourse d'études supérieures du Canada Joseph-Armand-Bombardier (Conseil de recherches en sciences humaines, 2013-2014). Diplômée au baccalauréat en arts visuels et médiatiques à l'UQAM en 2012, elle est récipiendaire 2011 de la bourse d'excellence en arts d'impression de la Fondation McAbbie. Parmi ses expositions récentes, mentionnons *Pool toys et petits insubmersibles* à la galerie Espace Projet (Montréal) et *Dressés contre le sol*, exposition duo à Espace Cercle Carré (Montréal).

Andrée-Anne Carrier est habitée par les objets domestiques entreposés dans la maison familiale. Ces objets s'échouent dans les différents espaces de rangement en formant des îles et des tours. L'artiste entreprend de réactiver ces meubles, ces objets d'ornementation ou ces jouets mis en attente. C'est à travers leur dérive, en sculpture et en installation, qu'elle mène une réflexion sur la nature des liens que nous établissons avec ces objets. Ses œuvres proposent de se confronter à une tension entre la familiarité et l'anomalie, l'adoration et le trouble généré par leur altération et leur distorsion dans l'espace.

**Stéphanie Chalut** est née à Montréal. Elle a passé son enfance à Saint-Mathias-sur-Richelieu et son adolescence à Boucherville. Elle vit et travaille à Longueuil. Elle détient un baccalauréat en arts visuels de l'UQAM (1999) et une maîtrise dans le même domaine de l'Université Laval (2012). Récemment, on a pu voir son travail à plusieurs endroits, dont au centre d'artistes Caravansérail (Rimouski); à la maison de la culture Frontenac (Montréal), où elle a également été commissaire; à la maison de la culture de Longueuil et au Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire (Biennale du dessin 2015).

Stéphanie Chalut s'intéresse à l'image en tant que passeuse de récit. Depuis 2011, sa pratique artistique se concentre principalement sur le dessin et concerne les enjeux de la mémoire et de l'identité collective, ceux du patrimoine, de la tradition et de la filiation. Pour

le projet *Banlieue!*, elle présente une série de dessins mettant en images l'abandon de l'une des premières maisons de l'île Jésus, la maison Charbonneau (1711), pourtant classée « immeuble patrimonial » par le gouvernement du Québec. L'idée de ce projet lui est venue en se rappelant que la campagne est historiquement l'ancêtre de la banlieue. En effet, dans la France médiévale, le « droit de ban » devait être payé par les censitaires à différentes « lieues » de la seigneurie, ce qui a donné un jour naissance au mot « banlieue ».

**Kim Dorland** est né en 1972 à Wainwright en Alberta. Dorland a exposé ses œuvres à travers le monde: Berlin, Milan, Montréal, New York, Chicago et Los Angeles. Son travail a été présenté au Sander Collection (Berlin), au Nerman Museum of Contemporary Art (Kansas), au Musée des beaux-arts de Montréal, au Musée d'art contemporain de Montréal, au Blanton Museum of Art (Texas), au Glenbow Museum (Calgary) et au Museum of Contemporary Art San Diego. Plusieurs de ses œuvres font aussi partie de nombreuses collections privées.

Kim Dorland repousse les frontières de la peinture figurative afin d'aborder différents thèmes, comme ceux de la mémoire, de la nostalgie, de l'identité ou, encore, des lieux. Son refus de se limiter à un seul médium ou à une seule approche influence l'aspect symbiotique de ses œuvres; la matité de l'acrylique, la brillance de la peinture en aérosol et la densité de l'huile se complètent ou s'opposent. Des scènes vagues, mais identifiables se mêlent aux empâtements abstraits, accentuant ainsi la qualité brute de ses toiles. S'inspirant grandement des paysages canadiens, l'artiste explore et renouvelle l'art traditionnel du paysage et du portrait inscrit dans l'histoire de la peinture d'ici.

**Hillerbrand+Magsamen** vivent et travaillent en banlieue de Houston au Texas. Leur travail a été présenté internationalement, entre autres, à la SCOPE Basel, au WAND V Stuttgarter Filmwinter, au Center for Photography at Woodstock, au Museum of Fine Arts (Houston) et à de nombreux festivals de cinéma, dont le BeFilm the underground film festival (New York), l'Ann Arbor Film Festival, le Boston Underground Film Festival et le festival d'art Freewaves (Los Angeles).

Utilisant sa maison comme théâtre et les membres de sa famille comme acteurs, le couple a toujours touché à la performance et à l'autoportrait. Dans leurs recherches

et leurs questionnements sur la notion de « famille », ils mythologisent la leur. En tant que duo artistique, le travail de Hillerbrand+Magsamen est influencé par le mouvement Fluxus. Sa pratique intègre donc l’humour, la performance, la vidéo et les objets de la vie quotidienne. Sa cellule familiale – le couple et leurs enfants, Madeleine et Emmett – est une conversation d’art contemporain ininterrompue sur les dynamiques familiales, la vie en banlieue et la consommation excessive des Américains.

**Emmanuelle Jacques** a passé son enfance et une partie de son adolescence à Fleurimont, en banlieue de Sherbrooke. Établie à Montréal depuis une quinzaine d’années, elle a fait un baccalauréat en arts visuels à l’UQAM en 2004. Elle a présenté son travail, animé des ateliers de création et réalisé des projets en résidence dans plusieurs villes canadiennes. Elle a exposé récemment au centre d’essai en art imprimé Arprim (Montréal), à l’Alberta Printmakers Society and Artist Proof Gallery (Calgary), à l’Owens Art Gallery (Sackville), au centre Malaspina Printmakers (Vancouver) et au centre Panache Art Actuel (Sept-Îles). En 2012, son livre d’artiste *Lieux communs: Commonplaces* a été finaliste au concours *Artists’ Book of the Moment* de la galerie d’art de l’Université York.

Dans ses projets récents, Emmanuelle Jacques utilise une approche cartographique pour explorer les notions d’espace et de territoire, que ce soit à travers leur appropriation par les individus ou les collectivités, leur portée poétique et politique ou leur dimension imaginaire.

**Emmanuel Lagrange Paquet** est un artiste québécois ayant grandi dans la banlieue imaginée d’Elliott et d’E.T. Son travail a été présenté, entre autres, dans le cadre de la Biennale internationale d’art numérique de Montréal, dans l’exposition *Histoires d’interactions* à la maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce et durant le Festival du nouveau cinéma de Montréal. Il détient un baccalauréat et une maîtrise en arts visuels et médiatiques de l’UQAM (2008 et 2014).

La pratique artistique d’Emmanuel Lagrange Paquet se développe au croisement de plusieurs disciplines, comme la vidéo, l’image numérique, les procédés d’impression et l’installation. Plus particulièrement, son travail s’intéresse aux problématiques suivantes: l’appropriation du patrimoine mythologique au cinéma et l’esthétique des interactions humains-ordinateurs.

Dans *To Believe*, l’artiste propose un survol fictif de banlieues nord-américaines. En faisant défiler les images satellites de Google à la manière d’un trajet à vol d’oiseau et en l’alliant au thème musical de John Williams du film *Superman*, Lagrange Paquet tente de représenter le déplacement « magique » du héros fictif. Cette combinaison audiovisuelle est réalisée dans le but d’exciter notre désir de fantastique, tout en y exposant sa propre mécanique narrative, qui vient ainsi briser son effet de fiction. La banlieue devient ainsi le lieu du merveilleux, puisqu’elle bénéficie de la protection du surhomme à la cape rouge.

**Éric Lamontagne** est né à Saint-Hyacinthe en 1966. Depuis 1993, il a réalisé plusieurs expositions collectives et individuelles au Québec et à l’étranger. En 2004, il s’est vu décerner la Bourse Plein sud. Son exposition *Du haut de mon sous-sol*, présentée à la salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval, lui a valu le Prix de l’exposition de l’année – Centre d’exposition au Gala des arts visuels 2012 de l’Association des galeries d’art contemporain. Cette même exposition a été listée dans l’un des *tops* 3 des meilleures expositions de l’année 2012 selon *Canadian Art*. Ses œuvres font partie de nombreuses collections publiques et privées. Il est représenté par la galerie d’art contemporain Art Mûr.

Artiste multidisciplinaire, cabaniste à ses heures, Éric Lamontagne s’intéresse à la perception, à l’illusion et à l’invisible à travers l’élaboration d’œuvres qui brouillent les frontières entre la réalité et la fiction. Depuis quelques années, il imagine des installations peintes qui trouvent leur inspiration dans la société québécoise. Éric Lamontagne présente l’œuvre *Pissenlit* comme suit: « Personnellement, j’aimais cette fleur qui faisait neiger même en été. Afin de traduire ce souvenir, j’ai imaginé un pissenlit géant comme métaphore de l’enfance, période durant laquelle le monde des “grands” nous semble incompréhensible. Au sol, l’ombre de la famille plane sous le pissenlit; elle devient poétiquement son ombre, l’ombre de la famille qui va finir par manger les pissenlits par la racine. Dans cette œuvre, le pissenlit, dont personne ne veut sur son terrain s’impose comme icône de la standardisation de la banlieue. »

**Labspace Studio** est un duo d’artistes composé de John Loerchner et de Laura Mendes et ils travaillent ensemble depuis huit ans. Tous deux sont diplômés du département d’arts visuels et de performances de l’Université

de Toronto. John Loerchner a grandi à Bayfield, Ontario, un petit village près du lac Huron, et Laura Mendes, à Newmarket, Ontario, une banlieue du nord de Toronto. Leurs projets incluent un commissariat pour les Jeux panaméricains 2015 (Toronto), Art Souterrain (Montréal), Nuit Blanche (Toronto), The Artist Project de la Contemporary Art Fair (Toronto), Art in Transit, Harbourfront Centre (Toronto) et No. 9 Contemporary Art & the Environment (Toronto).

Leurs projets artistiques et leurs commissariats sont souvent de nature participative et très liés au site, brouillant les frontières entre l’art et la vie, incorporant des éléments de performance, d’installation, de multimédia et de participation active du spectateur. Les différents projets de Labspace Studio touchent à ce désir de connexion avec les autres afin de trouver des fils qui lient les gens et les lieux. Chaque projet a une approche unique et est toujours plus grand et plus profond que la somme de ses différentes parties. *Emptying Nest/Vider le nid* est une installation qui se double d’une vente de garage. La tour est construite à partir des objets d’une famille typique de banlieue, ici Laval. Transplantée de la maison du couple Grebmeier-Forget et installée dans la galerie, cette vaste collection offre un portrait statique d’une famille en transition. *Emptying Nest/Vider le nid* explore les histoires personnelles que nous nous construisons grâce aux objets de consommation et à la valeur que nous leur donnons quand nous décidons de les laisser aller.

**Pierre Laroche** (lieu et date de naissance inconnus) est un cabaniste de la première heure. Toujours actif, il présente, depuis ses débuts, un art à saveur politique et subversif. Il fait l’objet de plusieurs procès et condamnations. Ses messages polémiques à la sauce pop utilisent différentes techniques, dont la sérigraphie, la bombe en aérosol et le pochoir, comme les graffiteurs. Dernièrement, l’artiste a parodié des tableaux de Krieghoff, qui représentaient les Canadiens français dans des situations caricaturales dans le seul but de vendre ses tableaux aux militaires anglais. Par l’appropriation, le peintre souhaite dénoncer la fausse vision folklorique du Québec, vision qui perdure encore aujourd’hui. Ses œuvres peuvent être vues autant dans la rue que lors d’expositions individuelles et collectives. Il présentera prochainement une exposition à la galerie Art Mûr.

**Laurent Lévesque** est né à Sorel en 1982. Il a grandi à Terrebonne dans Lanaudière. Il vit et travaille à Montréal. Ses travaux, soutenus plusieurs fois par le Conseil des arts et des lettres du Québec, ont été présentés à travers le Québec ainsi qu’en Ontario, en Europe et en Amérique du Sud. Ils l’ont amené à participer à des programmes de résidences tant sur le plan local qu’international.

Laurent Lévesque met en place des dispositifs qui abordent la phénoménologie du paysage et ses limites. Pour ce faire, il construit des espaces qui se fondent autour de la conjonction de données temporelles et spatiales, en relation de près ou de loin avec la nature. Les objets et les technologies jouent des rôles prépondérants au sein de ces espaces, générant de nouvelles dynamiques dans des paysages, dont les qualités intrinsèques sont contestées par un morcellement radical. Laurent Lévesque organise ces espaces au sein de systèmes aux déploiements complexes et labyrinthiques, où le paysage se structure au-delà de ce que le regard est capable d’appréhender, devenant alors un dispositif poreux, une géographie, un espace qui est chaque fois échafaudé dans l’expérience du visiteur.

**Anna Jane McIntyre** est née à Londres, en Angleterre, d’un père trinidadien et d’une mère britannique. Sa famille a d’abord immigré à New York. Ils sont ensuite arrivés au Canada par la Saskatchewan pour vivre dans de nombreuses petites villes fermières avant de s’installer dans la banlieue sauvage d’Oakville en Ontario. Elle est membre de l’Atelier Graff et récipiendaire de plusieurs bourses: Conseil des arts et des lettres du Québec, Vivacité Montréal 2015, Société de développement des entreprises culturelles (SODEC), Centre interuniversitaire des arts médiatiques (CIAM). Son travail a été présenté au Canada, aux États-Unis, en Angleterre et en Afrique du Sud. Il fait aussi partie de multiples collections privées, incluant celle du Conseil des arts du Canada.

Anna Jane McIntyre est une artiste visuelle interdisciplinaire et interculturelle. Sa pratique combine le dessin, la sculpture, l’installation, la sérigraphie, la danse butō, les costumes, le conte, la performance, l’écriture, l’électronique, le théâtre et le microactivisme. Son travail interroge la perception des gens et leurs différentes manières de réagir à des comportements artistiques. McIntyre combine ses différentes influences culturelles (trinidadienne, britannique et québécoise) dans une

juxtaposition de matériaux familiers utilisés à des fins et à des formes nouvelles. Cette courtépointe amusante démontre la nature active d’une négociation de culture et des contradictions qui existent dans nos propres définitions d’êtres humains. Elle examine les concepts de l’illusion et du spectacle, le rôle du performeur et de l’observateur, de l’ombre et de la lumière, du pouvoir et des politiques du silence. Elle étudie la société, comment elle se maintient et définit ses normes culturelles. Sa pratique est toujours un collage de médiums et de philosophies. Avec *138, Digby Road*, elle nous convie à examiner à notre tour le microcosme de son enfance en banlieue.

**OBV** vit et travaille à Québec. Il a vécu à Charlesbourg à l’époque où c’était une ville. Designer graphique de formation, il a aussi étudié les arts plastiques à l’Université Laval et le design textile à la Maison des métiers d’art de Québec. Il forme, avec Marie Gilbert, le duo d’artistes Les Raboussiers, dont les publications illustrées sont diffusées à travers le Québec et en Europe. Au cours des dernières années, il a présenté son travail à Québec, au centre de diffusion et de production de la photographie VU, au centre L’Œil de Poisson, au centre d’artistes Engramme, au Centre MATERIA, à la galerie Morgan Bridge et au symposium urbain Pan ! Peinture 3, ainsi qu’à Lévis, au centre d’artistes en art actuel Regart. Il a également exposé et participé à des événements en France, en Belgique, en Nouvelle-Écosse et en Finlande. Il conçoit et fabrique, de façon artisanale et en petites séries, des objets textiles variés: sacs à bandoulière, sac à dos, étuis. Il agit aussi à titre de commissaire et d’organisateur d’événements, comme Salon Nouveau Genre, Fait main, Nouveautés & liquidation, Bang! Zine et Millimètres Carré Cube.

OBV s’intéresse particulièrement au papier et au textile, plus précisément au dessin, à la photographie, à la sérigraphie, à la couture, au pliage et à la reliure. Sa pratique en dessin et en édition est fortement empreinte de sa réalité proche: quotidien, famille, amis, lieux de vie, voyages. Son travail est un effort de documentation et d’inventaire de son expérience de la réalité. Cette dernière prendra forme de façon réaliste, naïve, libre ou factuelle selon les sujets, les supports ou les moments. En créant des livres, il permet au spectateur d’avoir un rapport plus intime avec ses œuvres, qu’il découvrira en les feuilletant.

**Jacinto Robillard** est originaire de Laval. Elle vit et travaille à Montréal. Elle est diplômée en communications de l’UQAM (2004) et en arts visuels (baccalauréat 2009, maîtrise 2012) de l’Université Concordia. Son travail, soutenu par le Conseil des arts et des lettres du Québec et récompensé par le *Dora Morrow Fellowship for Excellent Achievement in Visual Arts*, a été présenté dans plusieurs expositions individuelles au Québec (Verticale, DARE-DARE, Centre de diffusion et de production de la photographie VU) et au Canada (Eastern Edge Gallery de Saint-Jean de Terre-Neuve), en plus d’expositions de groupes (Centre Canadien d’Architecture de Montréal, Maison des arts de Laval, Galerie FOFA de l’Université Concordia, centre d’artistes Espace F de Matane). Son projet *L’étendue de mes connaissances* vient d’être sélectionné pour l’exposition *reGeneration3: 50 photographes de demain* qui voyagera de l’Europe à l’Asie, en passant par l’Amérique du Nord, jusqu’à la fin de l’année 2016. Active au sein du conseil d’administration du centre d’artistes Verticale à Laval pendant quelques années, elle est l’une des cofondatrices du centre Le Cabinet, espace de production photographique. Ses œuvres se retrouvent dans différentes collections privées et publiques, dont celle de la Ville de Laval, des Caisses Desjardins et du Musée de l’Élysée (Lausanne).

Jacinto Robillard travaille en photo et en vidéo pour faire le portrait des gens qui l’entourent. Parfois, ce sont des gens qu’elle connaît, parfois des inconnus. Ce qui l’intéresse principalement, c’est le langage corporel. Comment nos gestes et nos attitudes parlent-ils de ce que nous sommes et révèlent-ils une partie de notre intériorité? Avec *L’abri*, Jacinto Robillard propose des portraits intimistes et minimalistes, une vision à la fois intérieure et extérieure qui font écho à son expérience personnelle de la banlieue. Photographiés à l’abri des intempéries et des regards indiscrets et éclairés d’une lumière douce, les 27 participants représentent un échantillonnage des gens qui peuplaient l’île de Laval à l’hiver 2015.

**Michel Saulnier** a étudié l’histoire de l’art et il a commencé à peindre entre le baccalauréat et la maîtrise à l’Université de Montréal. Il a enseigné l’histoire de l’art au collégial, été commissaire pour plusieurs expositions et écrit des textes. Il a cofondé la résidence d’artistes Est-Nord-Est à Saint-Jean-Port-Joli. C’est d’ailleurs dans ce village réputé pour ses artisans de la sculpture sur bois

qu’il a choisi de vivre et de travailler. Michel Saulnier a réalisé une trentaine d’œuvres en art public et autant d’expositions individuelles au Québec, au Canada, au Japon, en Allemagne et aux États-Unis. Ses œuvres font partie de plusieurs collections, dont celle du Musée d’art contemporain de Montréal et de la Fondation Vincent Van Gogh à Arles. Sa sculpture *Je suis là* est installée depuis peu au Centre universitaire de santé de Montréal (CUSM). Totalisant plus de 12 mètres de haut, la boule de laiton ainsi que l’ours en aluminium ont été chaudronnés par son équipe d’artisans. Ensemble, ils travaillent à une œuvre majeure pour l’Hôpital Sainte-Justine, dont la réalisation complète est prévue en 2016.

*Rue de banlieue* trouve son origine dans des morceaux de vieux contreplaqués dénichés dans l’atelier du sculpteur Pierre Granche. C’était les chutes des coffrages qui retenaient le béton de ses installations. Il y en avait beaucoup dans un local du Pavillon Mont-Royal, et Michel Saulnier s’amusait à leur donner une seconde vie. Au moment d’exposer ce travail, l’artiste a mis de l’avant son passé de banlieusard à Sainte-Foy. Dans le mode de fabrication de ces maisons, l’enveloppe se rabat à la manière des découpages d’enfant et propose de drôles de perspectives. Il s’ensuit une équivalence des façades, des toits et des côtés. Comme une clé, il a introduit dans *Rue de banlieue* des éléments de jeux de construction. Michel Saulnier cite à propos Bachelard: «Et qui donc a (*sic*) jamais guéri de son enfance»?

## Biographies des auteurs

**Simon Boulerice** est né à Saint-Rémi en pleine Montérégie. Il y a vécu toute son enfance et son adolescence et est maintenant un touche-à-tout épanoui. Il écrit principalement pour le théâtre et il a publié plusieurs romans (dont *Javotte*, Prix des lecteurs émergents de l'Abitibi 2013, et *Edgar Paillettes*, Prix des libraires jeunesse du Québec 2014) et des recueils de poèmes (dont *Saigner des dents*, prix Alphonse-Piché 2009). Il est également comédien, metteur en scène et assistant directeur artistique de l'Arrière Scène à Belœil. Deux de ses pièces ont remporté le Prix du public au Gala des Cochons d'or: *Martine à la plage* (2011) et *PIG* (2014). Toutes les œuvres qu'il écrit se déroulent à Saint-Rémi. Il est pourtant Montréalais. Ça veut certainement dire quelque chose.

**Sébastien Dulude** a passé sa petite enfance à Champfleury, puis la fin de son adolescence à Duvernay. Il partage aujourd'hui sa vie entre Trois-Rivières et Montréal. Il est chercheur postdoctoral en histoire de l'édition et des arts graphiques (École de design, UQAM) et est l'auteur d'un essai sur l'esthétique de la typographie chez Roland Giguère et les Éditions Erta (Éditions Nota bene, 2013). Il travaille actuellement en tant que rédacteur en chef du magazine *Spirale* Web et est critique littéraire à la revue *Lettres québécoises*. En création, on a pu voir son travail de poésie-performance un peu partout au Québec, de même qu'en France, en Belgique et en Serbie. Il a fait paraître deux recueils de poésie, *Chambres* (Éditions Rodrigol, 2013) et *Ouvert l'hiver* (Éditions La Peuplade, 2015). On a aussi pu lire ses poèmes dans les revues *Estuaire*, *Exit* et *Art Le Sabord*, de même que dans différents fanzines et livres d'artistes.

**Stéphane Larue** est né à Longueuil en 1983. Il y a passé les vingt premières années de sa vie avant de s'exiler dans Hochelaga. Il a dirigé des fanzines, il est un des membres fondateurs du blogue *Terreur!Terreur!* et s'occupe de *Gang de truands*, un spectacle littéraire itinérant. Il termine une maîtrise sur la prise de parole à l'ère numérique. Parfois, il se convainc qu'il a quitté la banlieue pour mieux y revenir un jour.

**Bertrand Laverdure** a vécu à Longueuil et à Brossard, mais c'est à Saint-Lambert qu'il a passé le plus clair de son enfance et de son adolescence. C'est en côtoyant ses amis lambertois qu'il est devenu prétentieux, arrogant, obsédé et rebelle. Poète, romancier, journaliste et chroniqueur littéraire à l'émission *Tout le monde tout lu!* diffusée à MATV et blogueur, c'est un multiinstrumentiste de la langue. Il a publié en poésie, entre autres, *Rires* (Le Noroît, 2004), *Cascadeuse* (La Courte échelle, 2013), *Sept et demi* (Le Quartanier, 2007) et tout récemment *Rapport de stage en milieu humain* (Triptyque, 2014). Il a aussi publié plusieurs romans bizarres. Il a été finaliste à de nombreux prix littéraires. Son roman *Bureau universel des copyrights* (La Peuplade, 2011) a été traduit en anglais et depuis qu'il a reçu une critique élogieuse sur ce livre traduit dans le *The Times Literary Supplement*, sa tête ne passe plus dans la porte. Il peut mourir en paix car il est devenu un Dieu littéraire. Devenir Dieu est un des passe-temps des lambertois. **Mireille St-Pierre** a été designer graphique pendant plusieurs années avec une passion marquée pour le dessin et c'est en 2014 qu'elle décide de se consacrer entièrement à l'illustration. Ne vivant à présent que de son coup de crayon, elle accumule depuis de nombreuses collaborations surprenantes avec des clients et des collaborateurs de tous les horizons. En parallèle, Mireille explore dans son travail plus intime de nombreux thèmes intrinsèquement reliés à l'adolescente geek qu'elle a été; la culture populaire, la science-fiction, le fantastique et le mystique se côtoient dans un style à la ligne évoquant sans inhibition la bande dessinée. Les œuvres réalisées sont invariablement une étude où elle cherche à pousser les limites du leurre entre le plastique et le numérique, ses illustrations étant entièrement produites grâce à des logiciels. Traitées par la suite avec le procédé de la sérigraphie, les images prennent une nouvelle dimension avec une exploration de la superposition, de la transparence et de la texture.

**Stuart Ross** a publié son premier pamphlet littéraire sur la photocopieuse du bureau de son père en 1979. Pendant les années 80, dans les rues de Toronto, où l'on pouvait lire des affiches avec des phrases comme «les écrivains iront en enfer», il a vendu plus de 7000 fanzines. Il est l'auteur de plus de 15 livres de fiction, de poésie et d'essais. *You Exist. Details Follow*. (Anvil Press, 2012) a gagné le seul prix remis à un anglophone en 2013 par l'Académie de la vie littéraire au tournant du 21<sup>e</sup> siècle. *Snowball, Dragonfly, Jew* (ECW Press, 2011) a remporté le prix Mona Elaine Adilman Award for Fiction pour un texte sur un thème juif décerné par la Bibliothèque publique juive de Montréal. En 2010, *Buying Cigarettes from the Dog* (Freehand Books, 2009) a gagné le prix ReLit Prize for Short Fiction. Stuart est co-traducteur de *My Planet of Kites* de Marie-Ève Comtois (Mansfield Press, 2015). Il a grandi à Bathurst Manor, une banlieue du nord de Toronto et habite maintenant à Cobourg en Ontario. Il est blogueur au [bloggamooga.blogspot.com](http://bloggamooga.blogspot.com).

**Hector Ruiz** voit le jour à Montréal, mais, aussitôt né, il s'envole vers le Guatemala, et l'espagnol devient ainsi sa première langue. À six ans, il déménage à Uppsala en Suède, merveilleux endroit où il s'initie aux bonnes manières et au suédois. À l'âge de 12 ans, il effectue un retour définitif à Montréal pour apprendre enfin le français et la déambulation. Hector enseigne la littérature au Collège Montmorency à Laval.

**Marie-Hélène Sarrasin** est née dans le fin fond de la campagne, à Saint-Didace. Par la suite, elle a migré à Joliette, puis à Montréal, puis (ouf!) à Saint-Paul. C'est dans cette double banlieue – banlieue de Joliette, elle-même une banlieue généreuse de Montréal – que l'auteure écrit sa poésie, au diapason du bruissement des lignes électriques... C'est ainsi que paraît, en 2012, *Géographie en courtepoinTE*, un premier recueil de poésie, publié aux Écrits des Forges. Un deuxième recueil, *La maison transatlantique*, paraîtra au courant de l'année 2015-2016. Marie-Hélène est aussi enseignante au Cégep régional de Lanaudière à Joliette, où elle transmet sa passion de la littérature.



## Biographies des commissaires

**Jasmine Colizza** a passé son enfance et son adolescence à Laval, plus précisément à Laval-des-Rapides. Après plusieurs années en Europe, principalement en France, mais aussi en Angleterre et au Danemark, elle est revenue au Québec. Installée d'abord à Montréal, elle a regagné récemment sa banlieue d'origine. Elle détient un baccalauréat en communications de l'UQAM, un master en communication et culture et un D.E.S.S. en médiation culturelle de l'Université de Nice-Sophia Antipolis, France et une maîtrise (DEA) en muséologie de l'Université de Saint-Étienne, France. Avant de rentrer au Québec, elle a été adjointe au commissaire pour de grandes expositions telle que *Chagall, connu et inconnu*, présentée au Grand Palais, Paris, France, et a agi comme co-commissaire de plusieurs expositions en art actuel pour un regroupement d'artistes à Nice, France.

Jasmine Colizza est responsable des arts visuels à la Maison des arts de Laval depuis 2009. À ce titre, elle est chargée de la programmation et de la gestion des expositions et supervise la production des expositions ainsi que les activités d'éducation et de médiation artistiques. Elle a réalisé le plan directeur de la salle Alfred-Pellan en favorisant d'une part l'accompagnement muséologique des artistes et des commissaires, et d'autre part l'accompagnement des visiteurs. Elle est également responsable des acquisitions pour la collection d'œuvres d'art de la Ville de Laval.

**Catherine Cormier-Larose** est née en Mauricie, à Saint-Boniface-de-Shawinigan, banlieue villageoise inventée entre Trois-Rivières et Shawinigan, elles-mêmes banlieues éloignées de Montréal et de Québec. Historienne de l'art de formation, critique par passion, elle est cofondatrice et directrice artistique et générale des Productions Arreuh, qui s'intéressent, depuis 2007, à la prise d'assaut d'endroits publics par la poésie. Elles sont responsables, entre autres, de la série estivale *La Poésie prend les Parcs*, de la Rue de la poésie, du Festival Dans ta tête (anciennement OFF-FIL) et du Gala de l'Académie de la vie littéraire. Cormier-Larose a organisé la mise en lecture du roman *Drama Queens* de Vickie Gendreau à l'Espace Libre et a été commissaire indépendante pour la *lectura publica* dans le cadre de l'exposition *Ornementation identitaire* soulignant les 15 ans d'échanges Québec-Mexique. Elle a publié dans plusieurs revues ainsi que dans les collectifs *Le livre noir de ta mère* (Les éditions de ta mère, 2009), *Les Chats* et *Les Monstres spectaculaires* (Les Éditions Rodrigol, 2008 et 2011). Elle a écrit *Balades pour Ai Weiwei*, un recueil de poésie sérigraphié. Un prochain recueil est à paraître aux Éditions Fond'tonne. Elle a performé et animé sur différentes scènes partout au Québec et à l'étranger.

# Crédits et remerciements

Cette publication accompagne l'exposition *Banlieue! ordre et désordre* présentée à la salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval du 1<sup>er</sup> au 30 août 2015 dans le cadre des célébrations du 50<sup>e</sup> anniversaire de la Ville de Laval.

## Couverture et quatrième de couverture

Gwenaël Bélanger, *Breakdown* (détails), 2008-2013, vidéo.

## PRODUCTION DE LA PUBLICATION

**Textes:** Simon Boulerice, Jasmine Colizza, Catherine Cormier-Larose, Sébastien Dulude, Stéphane Larue, Bertrand Laverdure, Anna Jane McIntyre, Stuart Ross, Hector Ruiz, Marie-Hélène Sarrasin

**Révision:** Jaime Roussel (français), Derek Montgomery (anglais)

**Design graphique:** Jean-François Proulx, Balistique.ca

**Coordination de la publication:** Jasmine Colizza, Catherine Cormier-Larose

**Administration de la publication:** Salle Alfred-Pellan, Maison des arts de Laval

**Correction d'épreuves:** Jasmine Colizza, Catherine Cormier-Larose, Mélanie Jannard

**Approbation des maquettes:** Jasmine Colizza, Catherine Cormier-Larose

**Impression:** Quadriscan

**Photographies:** Guy L'Heureux à l'exception de:

p. 11 : Richard-Max Tremblay

p. 14 : Laurent Lévesque

p. 34 : Jacinthe Lessard

p. 48 : Mireille Saint-Pierre

## ÉDITEUR

Salle Alfred-Pellan, Maison des arts de Laval

1395, boulevard de la Concorde Ouest

Laval (Québec) H7N 5W1

450 662-4440

maisondesarts.laval.ca | maisondesarts@ville.laval.qc.ca

*Banlieue! ordre et désordre*

ISBN 978-2-9814091-1-9

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2015

## PRODUCTION DE L'EXPOSITION

Production : Salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval

## SALLE ALFRED-PELLAN

**Muséologue-responsable:** Jasmine Colizza

**Chef équipe technique:** Marie-Pier Champagne R.

**Chargée à l'éducation artistique:** Liliane Audet

**Médiatrice en salle:** Laurence Garneau

**Médiatrices:** Laurence Garneau, Geneviève Marois-Lefebvre

## ÉQUIPE DE PRODUCTION

**Techniciens en muséologie:** Sébastien Desmarais, Valérie

Doucet, Mathieu Lacroix, Christine Michaud, Patrick Migneault

**Éclairage:** Bruno Arsenault

**Documentation photographique:** Guy L'Heureux

## SERVICES DE LA MDA

**Préposée au public et à l'accueil:** Julie Bellerose

**Chargée des réservations et du développement des publics:**

Valérie Charland

**Adjointe administrative:** Gabrielle Néron

**Conseillère aux communications:** Nicole Thibault

La salle Alfred-Pellan remercie ses principaux collaborateurs et partenaires: la Corporation des célébrations 2015 à Laval, le Musée d'art contemporain de Montréal, la Collection Majudia, le Ministère de la culture et des communications, le Ministère de l'emploi et de la solidarité, le Forum Jeunesse Laval, la Conférence régionale des élus de Laval et la Ville de Laval.

Les commissaires remercient particulièrement Diana Grebmeier et Jean Forget pour leur généreuse et chaleureuse collaboration à l'œuvre Vider le nid (Labspace Studio), Marc-Antoine K. Phaneuf pour ses précieux conseils et Michel Chioni pour son soutien.

Salle  
Alfred-Pellan



Québec



CONFÉRENCE RÉGIONALE  
DES ÉLUS DE LAVAL

Forum Jeunesse  
CRÉ DE LAVAL

LAVAL

LAVAL  
50<sup>ans</sup>

Achévé d'imprimer sur les presses de  
Quadriscan (Montréal, Québec, Canada)  
en juillet 2015

